

110585

LES

MAITRES CHANTEURS DE NUREMBERG.

COMEDIE MUSICALE

EN TROIS ACTES, QUATRE TABLEAUX.

POEME ET MUSIQUE

DE

RICHARD WAGNER.

VERSION FRANÇAISE

DE

VICTOR WILDER.

*Représentée au Théâtre de la Monnaie,
de Bruxelles, le 7 Mars 1885.*

PARIS.

SCHOTT, EDITEUR.

19 BOULEVARD MONTMARTRE.

LONDRES. MAYENCE. BRUXELLES.
SCHOTT & CO. B. SCHOTT'S SÖHNE. SCHOTT FRERES.

1885.



PERSONNAGES.



<i>Yag. m. l.</i>	HANS SACHS, cordonnier et poète.	<i>Sig</i>
	WALTHER DE STOLZING, jeune chevalier.	<i>Jo</i>
	SIXTUS BECKMESSER, greffier de la ville.	<i>So</i>
	VEIT POGNER, orfèvre.	<i>Se</i>
	DAVID, apprenti et écolier de Sachs.	<i>De</i>
	EVA, fille de Pogner.	<i>M^{me} Ca</i>
	MADELEINE, sa nourrice.	<i>M^{lle} De</i>
	KOTHNER, boulanger.	
	KUNZ VOGELSANG, fourreur.	
	JEAN NACHTIGAL, ferblantier.	
	BALTHASAR ZORN, étameur.	
	ULRIC EISLINGER, épicier.	
	PETRUS MOSER, tailleur.	
	HERMANN ORTEL, savonnier.	
	HANS SCHWARZ, chaussetier.	
	HANS FOLTZ, chaudronnier.	
	Un VEILLEUR de nuit.	

Bourgeois de toute condition, Bourgeoises et
Femmes du peuple, Ecoliers, Apprentis, Compa-
gnons, Paysans et Paysannes.

La scène est à Nuremberg vers le milieu du
XVI^{ième} Siècle.



ACTE I^{er}.

La scène représente l'intérieur de l'Église Sainte Catherine suivant une section oblique. De la grande nef, qui est censée se prolonger à gauche, dans le fond du théâtre, on ne voit que les derniers bancs des fidèles. Le devant de la scène est occupé par un espace libre, ménagé devant le chœur, qu'un rideau noir doit isoler tout à l'heure de la nef.

Au lever du rideau, on chante le dernier verset d'un choral en l'honneur de Saint Jean Baptiste.

SCÈNE I^{re}.

EVA, MADELEINE, et WALTHER, LES FIDELES,
d'une communauté luthérienne, plus tard DAVID.

LES FIDELES.

Or, Jésus s'en vint vers vous
Et reçut le saint baptême;
Lui qui s'est offert pour nous,
S'est d'abord soumis lui-même
A la douce et pure loi
Qu'il impose à notre foi!
 Saint Jean Baptiste,
 Que Dieu m'assiste
Et répande sur mon front
L'eau lustrale du pardon.

Pendant ce choral, sur une musique expressive de l'orchestre, WALTHER, EVA et MADELEINE miment la scène suivante: EVA et MADELEINE sont assises au dernier banc de la communauté; à quelques pas de là, WALTHER se tient debout contre un pilier. WALTHER par sa mimique adresse à EVA une ardente prière. EVA s'efforce de répondre, du geste et du regard, mais par un mouvement de pudeur elle baisse involontairement les yeux. WALTHER insiste doucement d'abord, puis devient plus pressant. EVA re-

pousse timidement les instances de WALTHER, mais elle relève bientôt les yeux et le regarde avec une émotion pleine de tendresse. WALTHER exprime son ravissement et ses espérances. EVA sourit avec béatitude, puis baisse timidement les yeux. WALTHER recommence ses instances et s'interrompt brusquement; nouvelles prières plus pressantes, qu'il modère, en suppliant qu'on lui accorde un moment d'entretien. Cette petite scène, pendant laquelle MADELEINE, à différentes reprises, cherche à combattre les distractions d'EVA, conduit à la fin du choral. Sur la sortie, jouée par l'orgue, les fidèles se lèvent et quittent leur banc pour se diriger vers la porte de l'église. WALTHER vivement ému, attache son regard sur EVA, qui se lève à son tour et se dirige lentement vers l'endroit où se trouve le chevalier. WALTHER qui voit s'avancer la jeune fille, cherche à se rapprocher d'elle, en écartant la foule qui l'entoure.)

WALTHER.

Un mot . . . un seul . . . mademoiselle!

EVA

(se tournant vers MADELEINE).

Ma mante! — cours! — elle est là-bas!

MADELEINE.

Enfant distraite et sans cervelle!

(Elle se dirige vers la place qu'elle occupait tout à l'heure.)

WALTHER.

Un mot, de grâce! un mot, tout bas!

Une syllabe . . . une parole . . .

Qui me ravisse ou me désole!

Ma vie est dans vos mains, mon sort dépend de vous . . .

Oh! dites-moi ce mot cruel ou doux;

Oh! dites si . . .

MADELEINE

(redescendant en scène).

Voici la mante.

EVA.

O ciel! mon bracelet!

MADELEINE.

L'as-tu perdu?

(Elle remonte.)

WALTHER.

Hélas! chassez de mon cœur éperdu
L'anxiété qui le tourmente;
C'est en tremblant, que j'attends mon arrêt;
Oh! dites si . . .

MADELEINE

(descendant).

Voici le bracelet.

A présent, viens; rentrons d'un pas paisible . . .

(avec anxiété)

Où donc ai-je égaré ma Bible?

(Elle remonte.)

WALTHER.

Ce mot ne l'entendrais-je pas?

Ce mot, — ma vie ou mon trépas! —

Un « oui » — un « non » — parlez, mademoiselle,

(prenant sa résolution)

Oh! dites si . . . si vous aimez?

MADELEINE

(s'inclinant respectueusement devant WALTHER).

Merci, seigneur, d'avoir veillé sur elle . . .

L'honneur est grand, vraiment, vous nous charmez;

Mais, ne peut-on promettre

Votre visite au maître?

WALTHER.

Pourquoi mes pas ont-ils franchi son seuil?

MADELEINE.

Ne vous a-t-on pas fait un bon accueil?

L'ami qui vous offrit sa table,

N'est-il donc pas un hôte aimable?

Son vin et son ragoût

Ne sont-ils pas de votre goût?

EVA.

Il ne s'agit, nourrice;
De la cave ni de l'office . . .
Il veut, — ne devines-tu pas? —
Il veut . . . il veut que je lui dise:
Si j'aime . . . si je suis promise.

MADELEINE.

Bon Dieu! parle plus bas,
Et vite chez ton père . . .
Si l'on allait nous voir!

WALTHER

(avec explosion).

Partir . . . et sans savoir! . .

EVA

(à Madeleine).

L'église est solitaire.

MADELEINE.

L'endroit est mal choisi . . .

(saluant WALTHER et faisant mine de partir)

Beau sire! encor merci!

WALTHER

(l'arrêtant).

Ah! rien qu'un mot! . .

EVA

(d'un ton suppliant).

Nourrice!

(David sort de la sacristie et se dispose à tirer les rideaux qui séparent la nef du chœur. MADELEINE, qui s'était retournée pour partir, l'aperçoit et s'arrête.)

MADELEINE.

David! — Eh quoi, David ici?

EVA

(d'un ton câlin montrant WALTHER).

Contente son caprice!

MADELEINE

(à WALTHER).

Eh bien, seigneur, s'il est permis,
De vous parler avec franchise,
La main d'Eve est déjà promise . . .

EVA

(l'interrompant avec vivacité).

Mais nul encor ne connaît le promis!

MADELEINE.

Demain l'on fêtera son bonheur et sa gloire,
Car ce sera le vainqueur du concours
Que les maîtres chanteurs ont ouvert aux amours . . .

EVA

(enthousiaste).

Et moi, je lui tendrai le prix de la victoire.

WALTHER

(comprenant à peine).

Un tournoi de chanteurs?

EVA

(inquiète).

Ne l'êtes vous-donc pas?

WALTHER.

Demain, me dites-vous?

MADELEINE.

Devant les magistrats!

WALTHER.

Sa main sera le prix? . . .

MADELEINE.

Du concours que l'on donne.

WALTHER.

Et l'élu, ce sera . . .

EVA

(s'oubliant).

Vous! ou personne!

MADELEINE

(à Eva).

Tu perds la tête, je le crois.

EVA.

Ne gronde pas, ô nourrice et sois bonne . . .

MADELEINE.

Hier, tu le vis pour la première fois . . .

EVA.

Depuis longtemps, je l'attends et je l'aime,
Depuis longtemps, je lui parle et le vois . . .

(avec enthousiasme)

Ah! n'est-ce pas David lui-même? . . .

MADELEINE.

Es-tu folle? David!

EVA.

Le David du tableau . . .

MADELEINE.

Le prophète à la harpe, avec sa barbe grise,
Qui pend aux murs de la maîtrise? . . .

EVA.

Le vainqueur du géant, un David jeune et beau,
Ceint de l'épée et qui lance la fronde,
En secouant sa tête blonde;
Tel qu' Albert Dürer l'a rendu.

MADELEINE

(soupirant tout haut).

O David! . . O David! . .

DAVID.

Me voilà . . . que veux-tu?

MADELEINE.

Ce qu'elle veut ta bien-aimée . . .

(à part)

Joli vaurien, le sais-tu pas encor?

(à haute voix)

Bon Dieu! je crois que tu m'as enfermée!

DAVID

(tendrement).

Dans mon cœur, mon amour!

MADELEINE.

Quel bijou! quel trésor!

(à DAVID.)

Dis-moi quel est le but de cette mascarade?

DAVID

(avec importance).

Pour les maîtres chanteurs, je prépare un local,
C'est le premier des devoirs de mon grade.

MADELEINE

(interrogeant).

Quelque grande assemblée?

DAVID.

Un simple tribunal:

L'écolier y reçoit ses lettres de franchise,
Si dans la tablature il ne s'embrouille point;
Le poète chanteur y conquiert la maîtrise!

MADELEINE.

Le chevalier arrive juste à point! . .
Viens, Eve, viens! — partons, ma chère!

WALTHER

(à EVA).

Vous conduirai-je auprès de votre père?

MADELEINE

(à WALTHER).

Veillez l'attendre ici, tout à l'heure il viendra.
Allons! . . courage et confiance,
Si vous briguez la main d'Eva;

(saluant)

Beau sire, bonne chance!

WALTHER.

Comment sortir de là?

MADELEINE.

David va vous apprendre
Comment il faut s'y prendre.

(à DAVID.)

David! . . écoute, cher garçon!
Parmi vous ce seigneur voudrait se faire admettre;
Instruis-le dans ton art et fais-lui la leçon;
Mon cœur saura le reconnaître
Si par tes soins, il passe maître.

(Elle entraîne EVA.)

EVA

(à WALTHER).

Vous reverrai-je?

WALTHER.

Ah! comment en douter?

Mais que résoudre et que tenter?

Tout, contre mon espoir, se dresse,

Tout fait obstacle à ma tendresse . . .

Et cependant, tout le dit à mon cœur,
Dans ce tournoi, j'obtiendrai la victoire,
De ce concours je sortirai vainqueur;
Je vous devrai mon bonheur et ma gloire.

C'est grâce à votre amour

Que je serai poète un jour!

EVA

(en même temps que WALTHER).

Mon âme sans retour
S'abandonne à son chaste amour.

MADELEINE

(en même temps).

Partons! car il est temps de songer au retour.

DAVID

(toisant Walther d'un regard dédaigneux).

Un maître! .. lui! .. ce troubadour!

(MADELEINE entraîne vivement EVA et la fait passer derrière le rideau; WALTHER, en proie à une vive agitation, se jette dans un fauteuil. Un grand nombre d'écoliers ont peu à peu envahi la scène, ils portent des bancs qu'ils rangent symétriquement et disposent tout pour la séance des maîtres chanteurs. Deux d'entre eux ont avancé le fauteuil dans lequel WALTHER vient de prendre place.)

SCÈNE II^{ème}.

WALTHER, DAVID, LES ECOLIERS.

LES ECOLIERS.

Alerte, David! — à l'ouvrage!
Un peu de zèle et de courage!

DAVID.

Chacun à son tour, mes amis,
Travaillez bravement, moi, j'ai d'autres soucis!

LES ECOLIERS.

Quel ton vainqueur! — quel air superbe!
Poète et savetier en herbe,
Il fait des cuirs en rimant un rondeau!
Sa plume est une alène...
Veut-on fournir du papier à sa veine...

(Avec un geste significatif.)

Il faut d'abord qu'on lui tanne la peau!

(Ils se dispersent en riant et recommencent à ranger. — Après avoir regardé quelque temps cette petite scène, le chevalier devient tout pensif.)

DAVID
(à Walther).

«Commencez!»

WALTHER
(étonné).
Qu'est-ce à dire?

DAVID
(d'une voix plus forte).
«Commencez!» — Pourquoi ce sourire?
C'est le signal et je fais le marqueur!

WALTHER.
Marqueur de quoi?

DAVID.
Sainte candeur!
Etes-vous si novice?

WALTHER.
Eh bien! mets ton savoir à mon service.

DAVID.
Mais vous êtes poète?

WALTHER.
Un rimeur, si l'on veut.

DAVID.
Mais vous êtes chanteur?

WALTHER.
On chante comme on peut!

DAVID.
Mais, vous avez quelque grade peut-être?

WALTHER.
Je n'ai qu'une indomptable ardeur!

DAVID.

Et vous croyez qu'on s'improvise maître?

WALTHER.

Mais, est-ce donc un si rude labeur?

DAVID

(avec un désespoir comique).

O femme! femme!

WALTHER.

Il faut m'instruire . . .

DAVID.

O Madeleine!

WALTHER.

Et tout me dire . . .

DAVID

(prenant une pose doctorale).

Seigneur! un coup si triomphant
N'est pas un simple jeu d'enfant.
Voilà, ma foi, bientôt un lustre
Que je travaille le métier
Après d'un maître illustre,
Après d'Hans Sachs, poète et savetier!
Tout en cousant la semelle à l'empeigne,
Tout en passant notre fil dans la poix,
Nous devisons et le maître m'enseigne,
L'art qu'il connaît sur le bout de ses doigts;
Moi, je l'écoute et je mets en pratique
Ce que sa voix me commente et m'explique.
J'attrape au vol un vocable nouveau,
J'en recherche la rime et la guette sans trêve,
Je scande au marteau la longue et la brève,
J'écris mes vers sur la vache et le veau . . .
Si bien qu'on ne peut faire un pas dans la boutique
Sans mettre le pied sur des fleurs de rhétorique.

Eh bien! malgré ce feu, sans cesse ravivé,
Messire, où croyez-vous que j'en sois arrivé?

WALTHER.

A trousser galamment une paire de bottes!

DAVID.

(sans se laisser détourner de son idée).

Les règles, voyez-vous, les règles sont despotes
Et les lois qu'on impose au morceau de concours,
Sachez-le bien, vous joueront des tours.
Pour coudre ferme et fort, les vers d'un long poème,
Il faut un art extrême;
Les plus malins, les plus adroits
Ont vu parfois, — ô catastrophe! —
Au bout de quelque strophe,
Le fil se casser dans leurs doigts.
On ne fait rien de bon, si l'on n'a du génie;
Je vous le dis, c'est un rude métier!

WALTHER.

Vive Dieu! tu me crois aspirant savetier!
Enseigne-moi plutôt l'art du chant, je t'en prie.

DAVID.

Le chant! — J'y suis moi-même un modeste écolier!
Cet art est plein de règles peu commodes.
D'abord, suivant quels modes
Faut-il chanter ses vers?
Autant d'espèces d'odes
Autant de tons divers:
«Le bref, le long, le traînard, la tortue,
«La plume d'or, l'écritoire d'argent,
«L'azuré, l'écarlate et le vert de laitue,
«L'aubépin parfumé, le plumage changeant,
«Le tendre, le badin et les roses fleuries,
«Le ton galant et le mode amoureux,
«Le romarin, la reine des prairies,
«Les arcs-en-ciel, le rossignol joyeux,

«Le mode anglais, la tige de cannelle,
«Les pommes d'or, la fleur de citronelle,
«La grenouille, le veau, le gai chardonneret,
«L'ivrogne qui chancelle,
«L'alouette des blés, le chien d'arrêt,
«Les plaintes de la tourterelle,
«La peau de l'ours, le pélican fidèle,
«Enfin le cordonnier modèle!»

WALTHER.

O ciel! quel horrible jargon!

DAVID.

Puis on apprend par la pratique
L'art de chanter dans chaque ton.
Selon le sens de la musique
La voix s'élève ou bien descend,
Ni trop haut, ni trop bas pourtant,
Mais sans excès et sans forcer la note.
Ménagez votre souffle et chantez posément;
Marquez l'accent d'un coup de glotte;
Evitez avant tout de chevroter,
Comme un homme qui semble grelotter.
Que chaque agrément et chaque roulade
Arrive à point, comme un soldat à la parade.
Mais, n'allez pas vous embrouiller,
Gardez-vous bien de bredouiller;
Sachez qu'à la moindre bévue,
La partie est perdue! —
J'ai bien des fois tenté le sort,
En me fiant à ma science,
A chaque expérience,
Je fais naufrage au port.
Alors, le tire-pieds s'abat sur mon échine,
Alors, si Madelon ne m'ouvre sa cuisine,
Je chante sur le ton du pain sec et de l'eau. —
Or donc, d'un bon conseil je vous ferai cadeau:

Pour être
Un maître
O monseigneur,
Soyez d'abord et poète et chanteur!

LES ÉCOLIERS

(appelant DAVID, tout en travaillant).

David!

WALTHER

(à DAVID).

Qu'est-ce un poète?

LES ÉCOLIERS.

Arrives-tu bientôt?

DAVID

(aux ÉCOLIERS).

C'est bon! je viens!

(A WALTHER.)

Encore un mot:

Selon la règle et la méthode,
Pénétrez-vous d'abord des lois de chaque mode.
Puis, adoptant un type à votre choix,
Faites si bien, que votre vers s'y coule,
Comme le bronze dans le moule,
Et vous ferez la barbe aux plus adroits!

LES ÉCOLIERS.

Eh! David! à l'ouvrage! — à l'ouvrage!
Finis ton maudit bavardage!

DAVID.

Allons, je viens et j'arrive à propos,
Car, sans moi, je le vois, on va tout compromettre.

WALTHER

(le retenant).

Dis-moi; comment devient-on maître?

DAVID.

Seigneur, je vais vous le dire en deux mots :
Celui qui rimant un poème,
Dans un mode nouveau dont il est l'inventeur,
Le chante sur un air composé par ui-même
Peut se vanter d'être un maître chalteur!

WALTHER

(à part).

Je chanterai pour les doux yeux que j'aime;
Au fond de mon âme, au fond de mon cœur,
Ma voix saura trouver l'accent vainqueur!

DAVID

(qui est arrivé près du groupe des ECOLIERS).

Que me faites-vous là? vous êtes fous, je pense;
Tout marche mal quand j'ai le dos tourné.
Est-ce l'ordre qu'on a donné?
Est-ce grande assemblée? ou petite séance?

(LES ECOLIERS qui avaient placé, au milieu de la scène, une grande loge pour le marqueur, l'enlèvent prestement sur l'ordre de DAVID et la remplacent par une plus plus petite; sur l'estrade qui lui sert de base, ils placent un siège, un petit pupitre et un tableau noir, auquel est attaché, par une ficelle, un crayon de blanc d'Espagne. La loge est fermée de toutes parts par des rideaux.)

LES ECOLIERS

(se moquant de DAVID).

Ce David est vraiment un fameux écolier!
Comme il connaît les secrets de métier!
Ce soir encor il va, peut-être,
Briguer le nom et le titre de maître.
Afin de sortir de nos rangs,
Il a jeûné pendant longtemps.
Son maître n'est pas tendre,
Et pour se faire entendre,
Il a, dit-on, des arguments
Frappants!

(Ils font le geste de donner des coups de pied et éclatent de rire.)

DAVID.

Riez, amis! riez, à l'aise!
C'est un autre, aujourd'hui, qui s'assied sur la chaise.
Il n'est poète, ni chanteur,
Mais, bast! il a de l'assurance
Car il est noble et grand seigneur;
L'art, aussi bien que la science,
Il sait tout de naissance. —
Or donc, montrons un peu d'ardeur;
A l'œuvre! vite... et la table... et la craie...
Ici, tout près, sous la main du marqueur.

(Se tournant vers WALTHER)

Ce mot vous glace et vous effraie.
Il est là, dans la loge, à l'abri du rideau,
Sept erreurs, il vous les accorde,
Il note la moindre au tableau;
Une de plus et, sans miséricorde,
Vous êtes fait échec et mat!
Il vous montre la porte et vous dit! «Exeat!»

(se frappant rudement les mains)

Couronne verte et fleurie
Du chant et de la poésie,
Qu'attache un nœud de pourpre et d'or,
Le galant chevalier ne te tient pas encor.

(LES ECOLIERS qui ont fermé les rideaux de la loge se prennent par la main et dansent une ronde en répétant les derniers mots de DAVID — à la fin de leur chanson, ils se séparent et se dispersent rapidement en voyant entrer POGNER et BECKMESSER qui sortent de la sacristie. Ils se retirent au fond de la scène.)

SCÈNE III^{ème}.

WALTHER, DAVID et LES ECOLIERS; POGNER et BECKMESSER, puis successivement VOGELSANG, NACHTIGAL, KOTHNER, ZORN, ORTEL, MOSER, EISLINGER, FOLTZ, SCHWARZ et HANS SACHS.

(L'aspect du théâtre est maintenant le suivant: sur la droite de la scène sont disposés des bancs rembourrés, de telle manière qu'ils forment un demi-cercle, s'étendant jusqu'au milieu du théâtre. A l'extrémité des bancs, c'est-à-dire au milieu de la scène, se trouve la loge du marqueur. A la gauche, le grand fauteuil en forme de chaire et tourné de manière à faire face à l'assemblée.)

Au fond, le long du rideau qui cache la nef de l'église, un banc pour LES ÉCOLIERS. — WALTHER, ennuyé des plaisanteries, s'est assis à l'avant-scène, sur un des bancs de maître. POGNER et BECKMESSER, engagés dans la conversation, sortent de la sacristie. LES ÉCOLIERS, dans une attitude respectueuse, se tiennent au fond; DAVID, près de l'entrée de la sacristie.)

POGNER.

Ami, soyez paisible et calme,
Ne redoutez aucun rival;
Qui peut vous disputer la palme,
A vous, le maître sans égal?

BECKMESSER.

Mais, si la belle enfant que j'aime
Peut refuser l'amant épris,
Qu'importe mon triomphe même?
Que sert de remporter le prix?

POGNER.

Si vous savez d'avance qu'Eve
N'a pas pour vous le cœur humain,
Pourquoi poursuivre une ombre, un rêve?
Pourquoi vouloir briguer sa main?

BECKMESSER.

Eh bien, du moins, plaidez ma cause,
Soyez mon aide et mon sauveur;
Que votre zèle la dispose
A m'écouter avec faveur.

POGNER

(d'un ton un peu froid).

Allez en paix!

BECKMESSER

(à part).

Quel air morose!
Faut-il vraiment compter sur lui?

WALTHER

(s'avançant vers POGNER).

Salut, mon hôte aimé.

POGNER

(avec surprise).

Mon gentilhomme!

C'est vous que je retrouve ici?

(Ils échangent des compliments.)

BECKMESSER

(à part).

Mon triomphe est certain, mais les femmes, en somme,

De l'art des vers, ont-elles grand souci?

(Il se promène d'un air mécontent au fond de la scène.)

WALTHER

(à POGNER).

A franc parler, ce qui m'amène
N'est pas un simple et pur hasard,
Vers vous, ami, ce qui m'entraîne,
C'est mon amour pour l'art.

L'insigne honneur auquel j'aspire,
— Hier, j'aurais dû vous en instruire, —
L'espoir que je caresse au fond du cœur,
C'est d'être proclamé maître chanteur!

POGNER

se tournant d'un air de satisfaction vers VOGELSANG et NACHTIGAL qui viennent d'entrer).

Approchez, compagnons, partagez ma surprise . . .

— Ah! quel honneur pour la maîtrise! —

Ce jeune chevalier, l'un de mes bons amis,
Dans notre corps se flatte d'être admis.

(Présentations et saluts; d'autres maîtres font leur entrée et viennent se joindre au groupe.)

BECKMESSER

(revenant sur le devant de la scène et à part).

Dans l'ombre de la nuit, sans faire d'algarade,
veux la régaler de quelque sérénade;

Suivant l'accueil qu'on réserve au chanteur,
Je vais juger de l'état de son cœur.

(apercevant WALTHER)

Un étranger!..

POGNER

(avec émotion et continuant la conversation).

Ah! monseigneur!

Les temps passés vont-ils renaître?

Un tel honneur... j'en suis confus...

Eh quoi, vraiment, un noble aspire au nom de maître?

BECKMESSER

(à part).

Que veut cet homme? — Est-ce un intrus?

Est-ce un rival, peut-être?

Holà, Sixtus! prends garde à toi!

POGNER

(à WALTHER).

Vous l'obtiendrez; veuillez compter sur moi!

WALTHER.

Merci, cher hôte, et du fond de mon âme,
Mais si je suis reçu, d'avance je réclame

L'honneur de prendre part

Au grand concours, ouvert par les maîtres de l'art.

BECKMESSER

(à part).

Bravo! très-bien! — Je devine le reste.

POGNER

(à WALTHER).

C'est votre droit et nul ne le conteste.

Voici nos maîtres réunis,

Je vais vous présenter à vos nouveaux amis.

(Les maîtres, arrivés l'un après l'autre, se sont groupés sur différents côtés de la scène.)

SACHS

(entrant le dernier).

Que Dieu vous garde!

VOGELSANG

(aux maîtres).

Entrons-nous en séance?

BECKMESSER.

Sommes-nous au complet?

NACHTIGAL.

Oui, que l'appel commence!

KOTHNER

(prend une liste et va se placer sur un des côtés de la scène).

Braves bourgeois d'une antique cité,
Maîtres chanteurs, dont la gloire est connue,
Vous, dont le nom en tous lieux est cité,
Avec respect, je vous salue
Et donne à tous la bienvenue! —
Etes-vous là, Veit Pogner?

POGNER.

Me voici!

KOTHNER.

Kunz Vogelsang?

VOGELSANG.

Présent aussi!

KOTHNER.

Hermann Ortel?

ORTEL.

A la riposte!

KOTHNER.

Balthazar Zorn?

ZORN.

Je suis au poste!

KOTHNER.

Jean Nachtigal?

NACHTIGAL.

Toujours présent!

KOTHNER.

Petrus Moser?

MOSER.

Jamais absent!

KOTHNER.

Niklaus Vogel?

(Moment de silence)

Absent?

UN ECOLIER

(se levant de son banc).

Malade!

KOTHNER.

Mes vœux pour sa santé!

TOUS LES MAÎTRES.

Les miens!

L'ECOLIER.

Merci!

(Il se rassied.)

KOTHNER

(continuant l'appel).

Hans Sachs?

DAVID

(se levant vivement).

Il est ici!

SACHS

(menaçant DAVID).

Gare à ta peau!

(Se tournant vers KOTHNER.)

Pardon! Sachs est là, camarade

KOTHNER.

Sixtus Beckmesser?

BECKMESSER.

Près de Sachs;

Qui voit Achille, voit Ajax!

KOTHNER.

Ulric Eislinger?

EISLINGER.

A sa place!

KOTHNER.

Hans Foltz?

FOLTZ.

Présent!

KOTHNER.

Hans Schwarz?

SCHWARZ.

Hans Schwarz? — Voilà!

KOTHNER.

Sauf Vogel, tout le monde est là! —
Voulez-vous qu'on nomme un nouveau marqueur?

VOGELSANG.

Après le concours.

BECKMESSER

(d'un air vexé).

Voudrait-il ma place?

Je la lui donne de grand cœur.

POGNER

(s'interposant).

Amis, de grâce, pas d'esclandre
Et veuillez bien m'écouter sans humeur.

(Les maîtres qui se sont assis à mesure qu'on appelait leur nom, se lèvent, font signe à KOTHNER de prendre la présidence et se rasseynt.)

KOTHNER

(à POGNER).

La parole est à vous.

POGNER.

Or donc, daignez m'entendre:
Saint Jean, demain, au point du jour,
Mettra la ville en fête;
Le nez en l'air et l'œil en quête,
Les jeunes gens flairant l'amour,
Feront sauter les filles
A l'ombre des charmilles
Sur le gazon des prés fleuris.
Nous-mêmes, tout épanouis,
Mais graves, fiers et dignes
Et tous parés de nos insignes,
Au son du fifre et des tambours,
Nous nous rendrons, confrères,
Groupés sous nos bannières,
Au lieu marqué pour les concours.
Plus d'un, alors, fera merveilles,
Plus d'un voudra briguer le prix;
Et l'on verra les gens surpris
Ouvrir les yeux et les oreilles.
Or, Dieu m'ayant comblé de biens,
Moi, Pogner, l'un de vos anciens,

Je me suis mis en tête
De mettre en jeu mon or,
Pour relever encor
L'éclat de cette fête.
Je vous le dis, à haute voix
J'enrage et je m'irrite
Que l'on refuse au bon bourgeois
L'estime qu'il mérite.
On ose nous railler d'aimer
La poésie et la musique
Et l'on voudrait nous enfermer
Dans le comptoir ou la boutique;
Et cependant, c'est grâce à nous,
— Que l'on persiffle et qu'on insulte, —
Si l'art conserve encore un culte.
Pour constater de quel respect jaloux
Nous entourons cette arche précieuse,
Je veux, aux gens de tout état,
Apprendre, par un coup d'éclat,
Que l'âme d'un bourgeois est grande et généreuse!
Or donc, j'en lève ici la main:
A qui sera vainqueur demain,
A qui remportera la palme et la couronne,
En franc bourgeois, en bon chrétien,
De tout mon cœur, je donne
Avec mon or, avec mon bien,
Eve, mon cher trésor, ma fille unique!

LES MAITRES

(se levant et parlant avec vivacité).

Voilà parler en brave cœur!
C'est beau! — c'est grand! — c'est magnifique!
Un tel projet vous fait honneur,
Chacun saura le reconnaître!

LES ECOLIERS

(sautant de leurs bancs avec des démonstrations de joie).

Gloire à vous! gloire au maître!

VOGELSANG

(avec convoitise).

Un beau denier! — un cœur tout neuf!

SACHS

(le guignant du coin de l'œil).

Je crois qu'il rêve d'être veuf!

KOTHNER

(avec enthousiasme).

Ah, jeunes gens! quelle entreprise!

POGNER.

Un mot encore, et réglons bien ceci,
Pour éviter tout sujet de méprise.

Ma fille aura ses droits aussi

Et tout d'abord, — la chose est claire —

Pour l'épouser, il faut lui plaire,

Car notre arrêt ne peut contraindre un jeune cœur.

BECKMESSER

(à KOTHNER, avec intention).

Qu'en dites-vous?

KOTHNER.

J'incline à croire

Qu'il faut qu'on soit deux fois vainqueur.

BECKMESSER.

Précisément!

KOTHNER.

Jugement dérisoire,

Si, notre arrêt rendu, l'enfant n'en a souci.

BECKMESSER.

Qui voudra recevoir l'injure

De se laisser refuser sans merci?

POGNER.

Non pas! — ma fille, je le jure,
De votre main recevra son mari
Et, si son choix n'est pas le vôtre,
Je lui défends d'en faire un autre.
— Que le vainqueur se fasse donc aimer
Lorsqu'on triomphe, on doit pouvoir charmer.

SACHS

(se levant).

Holà! — tout beau! Marchons avec prudence;
Un cœur de vierge est plus fin qu'on ne pense;
Un maître-ès-arts n'est pas toujours
Un grand docteur en fait d'amours;
Etes-vous sûr de votre compétence?
Sur un sujet si délicat,
Hans Sachs hésite et doute;
J'ai peur de faire fausse route
Et je voudrais, du moins, que dans un tel débat,
On prit le peuple entier pour juge et pour arbitre.

LES MAÎTRES

(protestant).

Le peuple! — Y pensez-vous?
Voyons! — Se moque-t-on de nous?

KOTHNER.

Le peuple ici? — Mais à quel titre?
Se connaît-il aux règles de notre art?

SACHS.

Je n'ai rien dit qui fut dit au hasard! —
Gardez la règle et la doctrine;
Pour les sauver de la ruine,
Je suis prêt à lever l'étendard;
De temps en temps, pourtant, je trouve
Qu'il est fort bon qu'on les éprouve,
Pour constater qu'elles n'ont point perdu
Leur force antique et leur vertu.

Qui peut nous ramener aux lois de la nature?
Le peuple! — qui ne sait rien de la tablature.
(Les écoliers se lèvent en se frottant les mains d'un air réjoui.)

BECKMESSER

(les observant).

Ah! comme ils s'amuseut de nous!

SACHS

(poursuivant avec chaleur).

Prenez le parti le plus sage,
Laissez venir le peuple à vous;
Sortez de cet épais nuage,
Où, comme une divinité,
S'enferme votre dignité.
Le peuple a l'entente plus vive,
Plus fine qu'on ne croit;
Son cœur est simple et son âme est naïve,
Son sens est juste et droit.
Interrogez-le donc en toute confiance. —
Tel est l'avis d'Hans Sachs. — J'ai dit!

VOGELSANG.

Il parle d'or.

KOTHNER.

Il perd l'esprit.

NACHTIGAL.

C'est une pure extravagance!

KOTHNER.

C'est compromettre l'art, amis,
Que le mêler à la cohue.

BECKMESSER.

Sachs est pourtant d'un autre avis,
Car ses rimes courent la rue.

POGNER

(à SACHS).

Cher Sachs! Gardons-nous d'insister,
Soyons prudents en toute chose.

(Aux maîtres)

Or ça, vous plaît-il d'accepter
Mon offre, dans la forme où je vous la propose?

(Les maîtres se lèvent et font un signe d'assentiment.)

SACHS.

Pourvu que votre enfant conserve tous ses droits.

BECKMESSER

(à part).

Il cherche à m'irriter, je crois.

KOTHNER.

Qui veut s'inscrire? — Il faut qu'on soit célibataire.

BECKMESSER.

Ou veuf, du moins; Hans Sachs veut concourir.

SACHS

(à BECKMESSER).

Pardon, marqueur, je n'ai pas ce désir,
Car, pour avoir l'espoir de plaire,
Il faut qu'on soit moins mûr que nous.

BECKMESSER

(piqué).

Tout beau, mon cher, parlez pour vous!

KOTHNER.

Est-il quelqu'un — qu'il nous le dise, —
Qui se présente à la maîtrise?

POGNER.

Sans doute! Il est quelqu'un ici
Qui, d'un pareil honneur, a le plus grand souci:

Ce chevalier, ce gentilhomme,
De nos lauriers jaloux,
Convoite un titre qu'on renomme.

(A WALTHER)

Seigneur de Stolzing, montrez-vous!

(WALTHER s'avance et s'incline).

BECKMESSER

(à part).

J'avais flairé l'anguille sous la roche.

(Haut)

Il est bien tard, le concours est trop proche.

LES MAITRES

(entre eux).

Un chevalier! un grand seigneur!
Est-ce un danger? est-ce un honneur?

Il est vrai qu'un ami,
Que Pogner nous répond de lui.

KOTHNER.

Puisqu'il aspire à cet honneur insigne,
Il doit prouver qu'il en est digne.

POGNER

(à KOTHNER).

J'en suis d'accord, l'usage est consacré
Et nul ne doit pouvoir s'y soustraire à son gré;
Faites votre devoir.

KOTHNER.

Il faut d'abord qu'il jure
Qu'il est de souche honnête et pure.

POGNER

(vivement).

Il n'en est pas besoin; pour ce noble aspirant,
Moi votre ami, je suis garant.
J'en puis porter, tout haut, le témoignage;
Il est issu d'un noble et fier lignage

Et ses aïeux sont bons chrétiens
Depuis les temps les plus anciens.
J'ajoute encore
Que sa recherche nous honore.

BECKMESSER

(à NACHTIGAL).

L'honneur est mince, Nachtigal.

NACHTIGAL.

Un nom titré ne fait pas mal!

SACHS.

Qu'il soit de noblesse ou roture,
Amis, pour moi je n'en ai cure;
L'art seul doit être mis en jeu
Le reste nous importe peu...

KOTHNER.

Eh bien, alors, qu'il nous explique
Chez quel maître il apprit l'art poétique.

WALTHER.

Au coin du feu, dans l'âtre clair,
Rêvant tout seul, les soirs d'hiver,
Quand sous la neige encor sommeille
La pâle fleur qu'Avril réveille,
Un vieux bouquin, légué, je crois,
Par l'un ou l'autre ancêtre,
Un vieil auteur, relu cent fois,
Voilà mon guide et mon maître.

SACHS.

Le maître est bon.

BECKMESSER.

Il n'a qu'un tort,
C'est que voilà bien longtemps qu'il est mort.

KOTHNER

(à WALTHER).

Dites-nous par quelle pratique
Vous avez appris la musique?

WALTHER.

Sitôt que Mai, prenant l'essor,
Criblait l'azur de flèches d'or;
Ce que, l'hiver, le vieux poète
M'avait appris en tête à tête,
Chantait tout haut, par mille voix,
Chantait dans l'orme et le hêtre;
Voilà comment l'oiseau des bois
Devint mon guide et mon maître!

BECKMESSER.

Eh! mais, voilà de fameuses leçons;
Et quelle gloire d'être
L'élève des pinsons!

VOGELSANG.

Sa voix ne manque pas de charme.

BECKMESSER

(à VOGELSANG).

Votre indulgence, ami, désarme
Votre raison et votre goût.

KOTHNER.

Faut-il pousser l'épreuve au bout?
Je crois que nous perdons nos peines.

SACHS.

Laissons les formes vaines!
Si l'art lui met sa flamme au cœur.
S'il est né poète et chanteur,
Qu'importe le nom de son maître.

KOTHNER

(à WALTHER).

Etes-vous prêt, jeune aspirant,
A nous improviser un chant,
En prenant soin de vous soumettre
Aux règles du rythme et du mètre.

WALTHER.

Accents rythmés, que m'ont appris
Les vers du vieux poète,
Doux chants d'oiseaux que j'ai surpris
Au fond des bois en fête,
Échos éveillés au pas du cheval,
Accents lointains du hautbois pastoral
Menant les folles rondes;
O mille bruits divers,
O voix des brises et des ondes,
Je vous évoque; dans mes vers,
Venez, venez renaître;
Sonnez encor, frappez les airs,
Chantez mon chant de maître!

BECKMESSER.

Un tas de mots qui sonnent creux!

VOGELSANG.

Mais non! — pas mal! —

NACHTIGAL

(avec une stupéfaction naïve).

C'est curieux!

KOTHNER.

Ça, maîtres, procédons selon nos vieux usages;

(à WALTHER)

Que chantera le noble troubadour?

WALTHER.

Je veux chanter les bois et les ombrages,
Je veux chanter le charme de l'amour.

KOTHNER.

Sujet profane! — Dans la loge,
Maître Beckmesser, placez-vous.

BECKMESSER

(se lève et se dirige à contre-cœur vers la loge).

Enfermons-nous dans notre bauge,
Mais portons-lui de rudes coups.

(Il s'incline devant WALTHER)

Or ça, beau sire
Sixtus Beckmesser est marqueur,
Certe, il désire,
Sans l'espérer, vous voir vainqueur.
Sept erreurs, il vous les accorde,
D'un trait, il les note au tableau;
Une de plus et, sans miséricorde,
On vous renvoie, ô noble jouvenceau!

(Il monte dans la loge)

C'est bien compris? Allons, bon vent et bonne chance,
Et charmez-nous, par vos nobles accords;
Que le ciel vous prête assistance
Et qu'il bénisse vos efforts.

(Il passe la tête entre les rideaux, fait une grimace ironique et disparaît dans la loge).

KOTHNER.

Je vais d'abord donner lecture
Des règles de la tablature.

(LES ECOLIERS décrochent d'un pan de mur les „Leges Tabulaturæ“ et les tiennent devant les yeux de KOTHNER qui lit.)

Les chants de maître sont régis
Par des préceptes bien compris,
Auxquels chacun devra s'astreindre
Et que nul n'a le droit d'enfreindre.

Un chant comporte tout d'abord,
Deux strophes, en tous points d'accord,
Deux stances dont le pas rythmique
S'adapte sur un timbre unique.

Pour rendre le morceau complet,
On lui donne un dernier couplet,
Mais d'une coupe différente,
Que sur un autre timbre on chante.

L'épreuve sera triomphante,
Si, le candidat qui la tente,
Lui-même a composé les airs
Qui vont d'accord avec ses vers.

Ce n'est qu'alors qu'on peut l'admettre
Et lui donner le nom de maître.

(Il congédie LES ÉCOLIERS, qui vont accrocher le tableau où ils
l'avaient pris et fait signe à WALTHER de s'asseoir.)

Aspirant, avancez!

WALTHER
(hésitant).

Dois-je m'asseoir?

KOTHNER.
C'est la consigne.

WALTHER
(s'asseyant à contre-cœur dans le fauteuil).
Pour toi, chère Eve, on se résigne.

KOTHNER
(d'une voix tonnante).
Le chanteur est en place!

BECKMESSER
(invisible dans la loge).

Commencez!

WALTHER.
«Commencez!»
Voilà ce qu'Avril dit aux bois
Et chante à pleine voix.

Soudain, le ciel se dore,
Soudain, le gai signal
Va, comme un flot sonore,
Rouler de val en val;
D'un vol joyeux,
Le vent fougueux
L'emporte vers la montagne;
Le flot jaseur,
L'oiseau chanteur
Et les mille voix
Des échos du bois
Le répandent dans la campagne;
Tout éclate à la fois
Dans un concert immense,
Sous l'azur des cieux rayonnants,
Et tout commence
Le doux cantique du printemps!

(De la loge du marqueur on entend partir de profonds soupirs et de violents coups de craie. WALTHER qui s'en est aperçu en paraît un moment troublé, mais il se remet promptement et poursuit.)

Le cœur rempli de rage,
Rongé d'un sombre ennui,
Dans un buisson sauvage,
L'hiver se tient blotti.
Au fond de sa retraite,
Blessé d'un trait divin,
Le lâche cherche, en vain,
Comment troubler la fête.
Mais : « Commencez ! » voilà ce que chante, à son tour,
La voix du Dieu d'amour.
Alors, rompant ses toiles,
L'oiseau, captif encor,
Aux cieux, peuplés d'étoiles,
S'envole et prend l'essor.
Un feu soudain,
Brûlant mon sein
M'emplit d'ardentes fièvres;

De purs désirs,
En doux soupirs;
De chastes élans,
En cris triomphants,
Me montent du cœur aux lèvres;
O transports délirants!
Pris d'une ivresse immense,
Confiant, tremblant, tour à tour.
Mon cœur commence
Le saint cantique de l'amour!

BECKMESSER

(écartant le rideau de la loge).

C'est-il fini?

WALTHER

(surpris).

Pourquoi, de grâce?

BECKMESSER.

La table est pleine et je n'ai plus de place.

(Il montre le tableau noir, tout criblé de coups de craie; LES
MAÎTRES éclatent de rire.)

WALTHER.

Je veux, en un dernier couplet,
Chanter la femme et sa grâce ingénue.

BECKMESSER.

Allez, ailleurs, chanter ce qui vous plaît;
Pour nous, mon cher, la cause est entendue.

Allons, en route! plus d'espoir!
Bon voyage, au plaisir de ne pas vous revoir.

WALTHER.

O maîtres! faut-il donc céder à son caprice?
J'en appelle à votre justice!

POGNER

(à BECKMESSER).

Voyons! du calme et du sangfroid.

BECKMESSER

(piqué).

A qui le veut, je cède mon office;
Mais je prétends user du droit
De faire voir en quoi son ignorance éclate.
Ah! mes amis, c'est une tâche ingrate!
J'en tremble encore et j'en frémis d'horreur!
Sur mainte faute et mainte erreur!
Je passe et fais silence;
Pourtant, comment, en conscience,
Tolérer cet affreux jargon,
Ces mots sans suite et pleins d'extravagance,
Ces vers sans rime et sans raison?

LES MAITRES

(entre eux).

Eh oui, vraiment, il a raison.

BECKMESSER.

Parlons du chant! — Que diable, l'on suffoque
De l'entendre brailler dans ce style baroque.
Pas trace... pas ombre de goût!

KOTHNER.

Il n'a, ma foi, ni rythme, ni mesure!

BECKMESSER.

Pas d'ornement, pas de fioriture,
La mélodie est absente partout!

LES MAITRES

(très-agités et se montant peu à peu).

Pas de trace de goût!
Il ne sait rien du tout!

— Ni repos ni carrure!
Ni rythme, ni mesure!

KOTHNER

La mélodie est absente partout!

BECKMESSER.

C'est pourquoi, je conclus, en somme,
A renvoyer ce jeune gentilhomme!

SACHS

(qui dès le début de la scène a écouté WALTHER avec un intérêt croissant, s'avance devant l'assemblée).

Holà! maîtres! ne brusquons rien;
Car votre avis n'est pas le mien.

Ce noble fils, sans doute,
Peut vous sembler par trop ardent;
Il a quitté la route,
Où nous marchons d'un pas prudent;

Mais oublions la règle
Pour suivre son essor audacieux;
Il faut, au vol de l'aigle,
L'air libre et l'infini des cieux!

BECKMESSER

(à SACHS).

Je vous y prends, vous prêchez la licence:
Hans Sachs ne veut ni joug, ni freins;
Les préceptes seront enfreints,
Sitôt qu'ils gênent l'impuissance.
Troussez, comme il vous plaît, vos vulgaires refrains,
Quant à nous, aux abus, nous fermerons la porte.

SACHS

(à BECKMESSER).

Marqueur, le zèle vous emporte
Et vous allez trop loin;
Souffrez qu'au calme on vous exhorte
Vous en avez besoin.

(Aux MAÎTRES)

Et vous, amis, veuillez permettre
Que l'aspirant achève enfin son chant de maître.

BECKMESSER.

Quand notre avis n'est pas le sien
Nous ne comptons ici pour rien!

SACHS

(à BECKMESSER).

Dans nos statuts que vous devez connaître,
Il est écrit, souvenez-vous en bien:
«Afin qu'il garde une juste mesure,
Celui qu'on a nommé marqueur
Pour ceux qu'il juge et qu'il censure,
Ne doit avoir de haine au cœur.»
Or, lorsqu'on a la même fièvre
Et que l'on court le même lièvre,
Devant un jeune et beau rival,
Comment rester impartial?

NACHTIGAL

(s'interposant).

Soyez prudents!

KOTHNER

(même jeu).

Question personnelle!

POGNER

(même jeu).

Parlez d'un ton plus amical.

BECKMESSER

(très-monté).

Eh, que diable! de quoi se mêle
Ce damné savetier?
Battre l'empeigne et râcler la semelle
Est bien mieux son métier.
Mais, depuis qu'il se croit poète,
Pardieu! sa chaussure est mal faite!
Ça craque et claque à chaque pas!
Si je le blâme à tort, qu'il ne le souffre pas

Et daigne m'en donner des preuves,
En livrant mes chaussures neuves!

SACHS

(se grattant l'oreille).

Le coup est ferme et droit,
Il porte au bon endroit,
Mais, cher greffier, mon digne maître,
J'ose vous le promettre:
Un jour ou l'autre jour,
Hans Sachs aura son tour.
Cette heure est bien proche peut-être
Et les rieurs, en vérité,
Seront alors, de mon côté.

(à WALTHER)

Or, maintenant, jeune homme, entonnez s'il vous plaît,
Le troisième et dernier couplet.

(WALTHER, vivement ému, remonte au fauteuil et regarde fièrement l'assemblée.)

BECKMESSER.

Non pas, restons en là!

QUELQUES MAITRES.

C'est assez!

D'AUTRES.

La clôture!

SACHS

(à WALTHER en lui montrant BECKMESSER).

Chantez, pour le faire enrager!

BECKMESSER.

Il veut m'infliger la torture,
Pourquoi le ménager?

(Il court chercher dans la loge, le tableau noir et pendant que WALTHER reprend son chant, il va d'un maître à l'autre, leur expliquant ses méfaits de lèse-tableture.)

WALTHER

(d'un air de défi).

D'un cri strident et sombre,
L'horrible oiseau de nuit
A réveillé, dans l'ombre,
Les corbeaux, effarés du bruit,
Et tous, à pleine voix,
Croassent à la fois,
Troublant la paix du bocage
De leur vacarme sauvage.
Mais, tout à coup, d'un fier et large essor,
Ouvrant ses ailes d'or
Un chantre au doux ramage,
Un chantre merveilleux,
S'échappe du feuillage,
S'élance vers les cieux.
Dans l'air plus pur
Et plein d'azur,
Il monte et monte encore;
Son chant divin,
Que trouble en vain
Le cri perçant
Du corbeau croassant
Jaillit vibrant et sonore.
C'est lui! l'oiseau des bois ombreux,
Dont j'ai surpris les chants joyeux
Dans l'orme et dans le hêtre,
Alors qu'Avril venait de naître.
Ivre d'azur, il chante, aux feux naissants du jour,
Son cantique au printemps et son hymne à l'amour!

BECKMESSER

(aux maîtres).

J'ai dû marquer d'un trait vengeur
Chaque faute et chaque erreur:
Hiatus... mauvaise césure...
Faux rythme... distique boîteux
Équivoque... pas de mesure...
Pathos... non sens... et mots douteux...

Quatrains perdus, au milieu de deux stances...
Rimes venant ou trop tard ou trop tôt,
Sans se répondre à d'égales distances...

Un vers tronqué... deux pieds de trop...

Pas de trace de mélodie...

Un mélange de tous les tons...

Son chant n'est qu'une parodie,

Ses vers ne sont que des centons.

Son ignorance est sans égale,

Soyez en tous témoins;

— Vit-on jamais un tel scandale? —

Cinquante fautes, pour le moins!

— Maîtres, aux voix,

Faisons valoir nos droits!

POGNER

(à part).

Projet fâcheux, projet fatal,

Qui peut, hélas! tourner fort mal!

Oui, j'ai bien peur que tout ceci

Ne soit l'objet d'un grand souci.

(montrant WALTHER)

J'aurais voulu le voir admettre...

Ce gendre-là m'eût fait honneur,

Car s'il briguait le nom de maître,

C'est qu'Eve lui tenait au cœur.

Il l'aime, c'est certain,

Il l'aime, il aspire à sa main!

LES MAITRES

(approuvant BECKMESSER).

Mai foi, c'est vrai, j'en suis d'accord,

Le chevalier n'est pas bien fort;

Que Sachs le trouve original,

Pour notre goût, il chante mal.

Nous ne pouvons vraiment l'admettre

Et lui donner un titre indu,

Car, s'il reçoit le nom de maître,

Tout notre prestige est perdu.

Non! — que cette scène finisse,
Il faut que l'on fasse justice!
Qu'il quitte la partie et passe son chemin;
Maîtres aux voix! levons la main!

SACHS

[*(écoutant WALTHER avec enthousiasme).*]

Ah! quelle flamme!

Quel feu! quelle âme!

De son talent peut-on douter?

(Aux MAITRES, avec instance)

Ah! daignez l'écouter!

De grâce, Sachs vous le conseille,

A ses accents prêtez l'oreille.

(Avec découragement)

Effort stérile et vains discours,

A ma prière, ils restent sourds! —

N'importe: il n'est rien qui l'arrête;

Il n'a souci de leurs propos,

Calme comme un héros!

(Aux MAITRES)

Voilà le vrai poète!

Voilà, c'est Sachs qui vous le dit:

Un noble cœur, un grand et fier esprit!

(Pendant la dernière partie de l'ensemble précédent DAVID et LES ÉCOLIERS ont quitté leur banc pour se rapprocher de la loge du marqueur, autour de laquelle ils se rangent, à la file, comme pour former une ronde.)

LES ÉCOLIERS.

Couronne verte et fleurie

Du chant et de la poésie,

Qu'attache un nœud de pourpre et d'or,

Le galant chevalier ne te tient pas encor!

BECKMESSER

(aux MAITRES).

Je réclame un vote formel!

LES MAITRES

(levant la main).

Repoussé sans appel!

WALTHER

(les toisant avec mépris).

Adieu! pédants, pleins de fiel!

(Il part d'un air fier et méprisant et se dirige d'un pas rapide vers la sortie. LES MAITRES dans une grande agitation se groupent sans ordre. Joyeux tumulte des ECOLIERS qui sautent dans la loge du marqueur, s'emparent du fauteuil et des bancs de MAITRE. SACHS resté seul au premier plan, fixe un regard rêveur sur le fauteuil où s'est assis WALTHER. Lorsque LES ECOLIERS s'en emparent, il esquisse un geste d'humoristique découragement. La toile tombe.)



ACTE II.



Une rue traversée au fond par une étroite ruelle dont les deux angles sont occupés, l'un, à droite, par la maison bourgeoise de POGNER, l'autre, à gauche, par la maison plus modeste d'Hans SACHS. La première est ombragée par un tilleul; la seconde par un jasmin. Belle soirée d'été; pendant les premières scènes la nuit tombe progressivement.

SCÈNE I^{ère}.

DAVID, en train de fermer les volets de la maison de Sachs du côté de la ruelle; LES ECOLIERS, fermant ceux de leurs demeures respectives. MADELEINE, puis HANS SACHS.

LES ECOLIERS.

Saint Jean, demain! Saint Jean, demain!
Chaque fillette aura des roses dans la main.

DAVID

(à part).

Couronne verte et fleurie
David vous guette et bientôt vous tiendra.

MADELEINE

(un grand panier sous le bras sort de la maison de POGNER; elle aperçoit DAVID et cherche à se rapprocher de lui sans être remarquée).

Eh! David!

DAVID

(croyant qu'il est interpellé par LES ECOLIERS se tourne vers la ruelle d'un air de colère).

J'en ai trop déjà
De votre sottie litanie.

LES ECOLIERS.

Eh! David, sois plus malin,
Jette un regard sur ton chemin;
Saint Jean, demain! Saint Jean, demain!
Déjà l'amour te tend la main!

MADELEINE

(s'approchant).

David, c'est moi, c'est Madeleine.

DAVID.

Comment ne te voyais-je pas?

MADELEINE.

J'ai là, dans ma corbeille pleine,
Certains morceaux forts délicats
Mais, tout d'abord, parlons du gentilhomme;
L'as-tu fait réussir,
Et peut-il concourir?

DAVID.

Ah! Madeleine, qu'on m'assomme,
S'il ne s'est fait refuser sans appel.

MADELEINE

(consternée).

Refusé! Juste ciel!

DAVID

(avançant la main vers le panier).

Voyons ces choses délicates.

MADELEINE

(retirant le panier).

Halte-là, bas les pattes!

(En rentrant dans la maison)

Grand Dieu! refusé sans appel!

LES ECOLIERS

(qui se sont approchés à pas de loup et ont assisté à toute la scène, se présentent soudain devant DAVID en le raillant de sa déconvenue.)

Quoi! vrai! David est amoureux,
Le drôle en conte à la voisine?

Peste! il a fait un choix heureux,
Car le galant, redoutant la famine,
S'embrase aux feux de la cuisine!

DAVID.

(furieux et avisant l'un des ÉCOLIERS).

As-tu fini, maudit gamin!

LES ÉCOLIERS

(enfermant DAVID dans un cercle et dansant autour de lui).

Saint Jean, demain! Saint Jean, demain!
Dansons, en nous donnant la main!
Jeunes et vieilles coquettes,
Cueillez du myrte et du jasmin
Pour faire des conquêtes!
Oh gué! Oh gué! Saint Jean, demain!

(DAVID au comble de la colère est sur le point de tomber à bras tendus sur ses camarades, lorsque SACHS sortant de la ruelle, s'avance. En le voyant, LES ÉCOLIERS interrompent leur danse et se quittent la main.)

SACHS

(à DAVID).

Je t'y prends . . hors d'ici . . . décampe!

DAVID.

Pardon, ce n'est pas moi!

SACHS.

C'est bon! — mais il fait noir:
Clos les volets et prépare la lampe.

DAVID.

Et ma leçon?

SACHS.

Pas de leçon, ce soir:
Pour te punir de ton manque de forme. —
Mets les souliers du greffier sur la forme.

(DAVID et SACHS rentrent dans l'atelier et disparaissent par une porte intérieure).

SCÈNE II^{ème}.

POGNER et EVA, rentrant de la promenade. La jeune fille pend légère au bras de son père. Tous deux, silencieusement et sortant de la ruelle, s'avancent vers le devant du théâtre. Plus tard MADELEINE et DAVID.

POGNER.

Voyons, si maître Sachs est là;

(à part)

Je veux lui parler de ma fille.

Il regarde par la fente d'un volet. A ce moment DAVID portant une lampe sort de l'une des chambres; il la pose sur l'établi près de la fenêtre et se dispose à commencer son ouvrage.)

EVA

(regardant également par l'ouverture du volet).

Il est rentré, sa lampe brille.

POGNER.

Entrons.

(il s'arrête)

J'hésite déjà!

(Il se détourne)

Que puis-je bien lui dire? —

Ne vais-je pas prêter à rire? —

(s'avancant)

Faut-il pourtant risquer le pas?

(Il s'arrête de nouveau)

Il ne m'approuve guère

Et me fera la guerre.

Ennui cruel! invincible embarras!

(Il se retourne vers EVA)

Eh bien, ma fille, es-tu muette?

EVA.

Ton front pensif me trouble et m'inquiète.

POGNER

(avec tendresse).

O viens, cher cœur, viens mon trésor,

T'asseoir, pour un instant encor.

(Il s'assied sur un banc de pierre placé sous le tilleul.)

EVA.

N'as-tu pas froid? le vent se lève.

(Elle s'assied hésitante et préoccupée, à côté de son père.)

POGNER.

Non pas! la brise est tiède et l'air est doux, chère Eve..

Vois-tu, — ce ciel limpide et pur

Nous présage une belle matinée,

Un jour tout rayonnant d'azur,

Pour toi, le jour de l'hyménée;

Demain, au champ de nos tournois,

Demain, superbe et fière,

Devant le peuple et les bourgeois,

Devant la ville entière,

Tu vas donner le nom d'époux

Au maître triomphant, dont tous seront jaloux..

EVA.

Un maître? .. est-ce donc nécessaire?

POGNER

(avec intention).

Sans doute! .. un maître .. de ton choix!

(MADELEINE sort de la maison de POGNER et du seuil de la porte elle fait des signes à EVA).

EVA

(distraite).

Oui .. de mon choix ... j'entends, mon père;

(se levant)

Allons souper, il est l'heure, je crois.

POGNER

(se levant à contre-cœur).

Mais rien ne nous presse.

EVA.

Et ton hôte?

POGNER.

Comment?

EVA.

Ne doit-il pas venir?

POGNER.

Mon hôte? . . . ici? . . . non pas!

(Il se reprend)

Si fait!

(à part)

Bon! je barbote!

EVA.

Viens donc, entrons: les plats vont refroidir.

POGNER

(se dirigeant vers sa maison).

Vrai! je crois que je perds la tête . . .

MADELEINE

(bas à EVA).

A-t-il parlé?

EVA.

Du beau temps . . . de la fête . . .

MADELEINE.

David prétend qu'on s'est fait refuser.

EVA.

Qu'entends-je? O ciel! . . . Mais il doit s'abuser!
Comment savoir? . . . qui peut m'apprendre?

MADELEINE

(montrant la maison de SACHS).

Le voisin.

EVA.

Oui: C'est un ami!
J'y vais . . . j'y cours! . . .

MADELEINE.

Il faut attendre
Que ton père soit endormi;

Après souper . . . et puis, il me reste à t'instruire
De ce qu'on est venu me dire.

EVA.

Walther? — parle!

MADELEINE.

Pas lui! —

C'est Beckmesser.

EVA.

Je n'en ai nul souci.

(Elle rentre avec MADELEINE.)

SCÈNE III^{ème}.

SACHS, en habits de travail, rentre dans sa boutique; il
se dirige vers DAVID.

SACHS

(à DAVID).

C'est bien . . . finis . . . que l'on apporte
Mon établi, près de la porte . . .

Puis, vas coucher, pour que la nuit
Te rende sage et te purge l'esprit.

DAVID

(en rangeant la table et l'escabeau du maître).

Travailler, à cette heure?

SACHS.

Eh! que t'importe!

DAVID

(à part, envoyant un baiser du côté de la maison de POGNER).

Chère Madeleine! au revoir! . . .

Pourquoi veut-il donc que je sorte?

SACHS

(impatient).

Eh bien?

DAVID

(se retirant dans la chambre qui donne sur la ruelle).

Bonsoir, maître!

SACHS.

Bonsoir!

(Il prépare son ouvrage, s'assied un instant sur l'escabeau devant le seuil, mais abandonne bientôt son travail et s'accoude sur le vantail supérieur de sa porte.)

Que l'air ce soir embaume;

La douce et tiède nuit!

Quel pur et frais arôme

Plane dans l'azur qui luit!

(sortant de sa rêverie)

Allons, mon cœur s'oublie;

Chassons le rêve et laissons la folie.

O pauvre et simple savetier

Où donc as-tu la tête?

Travaille ton cuir, ô poète

Et fais ton servile métier!

(Il se met au travail avec une sorte de rage. Après un moment, il abandonne de nouveau son travail, s'accoude sur la porte et se perd dans sa méditation.)

O chant suave et tendre,

Je sens ton charme et ne puis te comprendre!

Je n'en peux ressaisir qu'un souvenir terni

Et ne puis oublier ta grâce qui m'enivre;

Mais ton essor, comment le suivre?

Ton vol se perd dans l'infini!

A la règle, rien ne s'ajuste,

Tout, pourtant, est correct et juste;

C'est jeune et vieux, c'est naïf et subtil,

Comme le chant des oiseaux en Avril.

Ce n'est pas l'art, ô poète que j'aime,

Qui t'a donné ce goût si sûr,

Cette grâce suprême.

Mai, déployant sa bannière d'azur,

T'a mis au cœur sa fièvre;

Tu chantes comme un oiseau dans les bois,

L'instinct inspire et dirige ta voix

Et met la chanson sur ta lèvre.

O jeune chevalier,
Tu m'as touché le fond de l'âme;
Tu nous feras tous oublier,
Hans Sachs l'atteste et le proclame!

SCÈNE IV^{ème}.

SACHS, EVA qui est descendue dans la rue et s'est approchée prudemment de la maison de Sachs; elle se tient près de la porte sans être remarquée. A la fin de la scène,
MADELEINE.

EVA.

Bonsoir, cher Maître! — à l'œuvre encor?

SACHS

(se lève, agréablement surpris).

C'est toi, chère Eve, cher trésor?
Eh mais, tes souliers, je le gage,
Ne vont pas bien.

EVA.

Tu perds ton gage:
Ils sont si fins et si mignons
Que, pour parler avec franchise,
Je n'ose y fourrer mes petons.

(Elle s'assied sur le banc de pierre, tout à côté de Sachs.)

SACHS.

Tu les mettras, demain, comme promise.

EVA.

Et quel est le promis, dit-on?

SACHS.

Qui le sait?

EVA.

Qui t'a dit que j'étais fiancée?

SACHS.

Eh mais, tout Nuremberg.

EVA.

Et moi, j'ai la pensée
Que maître Sachs en sait plus long . . .
Et . . . s'il voulait parler . . .

SACHS.

Que pourrais-je te dire?

EVA.

Devine ce que je désire.

(SACHS reste muet)

Ai-je l'air d'une sottise?

SACHS.

Oh! certes, en rien.

EVA.

N'es-tu pas un malin?

SACHS.

Peut-être bien.

EVA

(avec dépit).

Non certes! . . . Peut-être . . . Eh, je vois
Que la cire est plus fine que la poix;
Je te supposais plus habile.

SACHS.

J'use de poix grossière et de cire subtile;
La cire je la mets sur les fils déliés,
Avec lesquels j'ai cousu tes souliers,
Et je garde la poix, pour la grosse semelle
Du pédant amoureux qui convoite ta main.

EVA.

Un pédant . . . amoureux?

SACHS.

Eh oui, ma belle!
De son triomphe il est certain,

Il prétend t'obtenir demain;
C'est Beckmesser, le greffier de la ville.

EVA.

Qu'il s'engue à ta poix et me laisse tranquille.

SACHS.

Il ne redoute aucun rival.

EVA.

Et la raison?

SACHS.

Il est garçon;
Chez nous, c'est rare, ma mignonne.

EVA

(avec intention).

A concourir, un veuf n'a-t-il pas droit?

SACHS

(devinant la ruse).

Un veuf serait trop vieux, friponne!

EVA.

Pourquoi trop vieux? puisqu'on me donne
Au plus savant, au plus adroit.

SACHS

(finement).

Chère Eve . . . tu me fais un conte.

EVA.

Non pas! mais ton humeur est prompte
A changer. Je croyais, moqueur,
Que je gardais toujours ma place dans ton cœur,
Comme aux jours où j'étais petite.

SACHS

(s'attendrissant).

Que de fois, dans ses bras, Hans Sachs t'a fait sauter.

EVA.

Sur tes genoux, tu me faisais trotter.

SACHS

(avec mélancolie).

Le temps s'enfuit . . . les beaux jours passent vite.

EVA.

Je suis grande à présent, et l'on ne m'aime plus.

SACHS.

Oui, grande et belle!

Eva.

Et pourquoi ce refus?
Je serais à la fois ton enfant et ta femme.

SACHS.

On me prendrait pour ton aïeul
Et, dans la crainte qu'on me blâme,
Je n'oserais passer mon seuil.

EVA.

Je vois qu'il faut que j'en fasse mon deuil,
Et, puisque Sachs a soufflé sur mon rêve,
Il est hélas, probable qu'Eve
Sera la femme du greffier.

SACHS.

S'il te déplaît, il faut le confier
A qui peut y porter remède.

(Il désigne la demeure de POGNER.)

EVA.

Eh! réclamerai-je ton aide
Si j'en trouvais à la maison?

SACHS.

Ma foi, c'est vrai, je n'ai plus ma raison
Cette séance malheureuse
Me trouble encor l'entendement.

EVA.

Elle était donc bien orageuse?

SACHS.

Jamais je n'avais vu pareil acharnement.

EVA.

Eh Sachs! parlons, je t'en conjure,
Car tu me mets à la torture.

— Sans doute un nouvel aspirant?

SACHS.

Un noble fils, très-ignorant.

EVA.

Un noble? . . un chevalier? . . on l'a reçu, je gage.

SACHS.

Peste, quel bruit et quel tapage!

EVA.

Voyons! parlons, expliquons-nous!
Ne vois-tu pas que je brûle et je bous.
Comment a-t-il subi l'épreuve redoutable?

SACHS.

Il a perdu, sans grâce et sans appel!

MADELEINE

(sortant de la maison de POGNER, à voix basse).
Viens, Eve, viens!

EVA

(sans prendre garde à MADELEINE).

Refusé! Juste ciel!

(à SACHS)

L'arrêt est-il irrevocable?

A-t-il vraiment si mal chanté?

N'a-t-il aucun espoir de devenir un Maître?

SACHS.

Dans nulle Guilde on ne voudra l'admettre ;
Il aime trop sa liberté ;
Et, les oiseaux de son ramage,
Ne sont pas faits pour être mis en cage.

MADELEINE

(de loin, mais plus haut).

Il faut rentrer.

EVA

(à SACHS d'une voix pressante).

N'a-t-il aucun ami,
Pour lui donner conseil et lui prêter appui ?

SACHS.

Eh, qui veux-tu qui s'intéresse
A ce chanteur qui nous éclipse et nous rabaisse.
Un fantaisiste . . . un fou, je crois
Qui méprise et transgresse
Nos règlements, nos statuts et nos lois ;
Qu'on nous laisse dormir sur l'oreiller des règles,
Les corbeaux n'aiment pas les aigles ;
Il peut chercher fortune ailleurs.

EVA

(avec une colère croissante).

Il saura la trouver, ô pédants querelleurs,
Mais loin de vous et de votre maîtrise.
Sachez qu'il est encor des cœurs
Exempts de haine et de sottise.

(à MADELEINE)

Rien qu'un instant, — je viens, tu vois . . .

(à SACHS)

Or donc, adieu cœur sec et tiède . . .

Tu sens le cuir . . . tu sens la poix . . .

Eve saura se passer de ton aide !

(Vivement excitée, elle traverse la rue, allant à la rencontre de MADELEINE qui l'arrête sur le perron. SACHS qui l'a suivie du regard, secoue la tête d'un air significatif.)

SACHS.

Le fait est clair . . . son cœur est pris.

MADELEINE

(à EVA).

Enfant, ton père s'inquiète,
Tu tardes trop.

EVA

(à MADELEINE).

Rentre au logis:
Dis que je suis dans ma chambrette.

MADELEINE.

Pourtant, d'abord, il faut te confier
Ce que médite le greffier.
Quand tantôt la nuit sera close,
Ce joli galant se dispose
A venir te chanter la chanson qui demain
Lui doit, dit-il, valoir ta main.

EVA

(distraite).

Mon cher Walther, où peut-il être?

MADELEINE.

Vis-tu David?

EVA.

David, pourquoi?

MADELEINE

(à part).

Le pauvre enfant, il pense à moi!

EVA

(écoutant).

J'entends quelqu'un.

MADELEINE

(étourdimement).

Le chevalier peut-être.

EVA

(tressaillant d'espérance).

Ciel!

MADELEINE.

Viens! ne reste pas ici.

EVA.

Je reste et veux le voir, quoi qu'il m'en coûte!

MADELEINE.

J'ai fait erreur. Ce n'est pas lui!
Le chevalier, ma chère, est loin sans doute.

EVA.

O désespoir!

MADELEINE

Mais quel accueil, pourtant,
Férons-nous au greffier galant?

EVA.

C'est toi qui vas jouer mon rôle.

MADELEINE.

Qui? moi?

(à part)

Mais si David me voit là haut?
Sa chambre est juste en face . . .

(Avec une inspiration soudaine)

Ah! Ah! très-drôle.

EVA

(toujours l'oreille aux aguets).

J'entends des pas!

MADELEINE.

Rentre vite, il le faut!

EVA

(haletante).

On vient!

MADELEINE.

Eh non! ton cœur t'abuse,
Ne tarde plus, nous serions sans excuse.

POGNER

(de l'intérieur de sa maison).

Madeleine! . . Eve! . .

MADELEINE.

Tu l'entends?
Viens vite, il en est temps,
La nuit déjà s'avance.

SCÈNE V^{ème}.

EVA, MADELEINE, WALTHER, il arrive par la petite
rue et tourne le coin de la maison de Pogner. UN
VEILLEUR DE NUIT; plus tard SACHS.

EVA

(apercevant WALTHER).

Que vois-je?

(Elle se délivre de l'étreinte de MADELEINE et vole au devant
de WALTHER.)

MADELEINE.

Adieu raison! Adieu prudence!
(Elle réentre vivement dans la maison.)

EVA

(tout hors d'elle).

Oui, c'est vous! — Non, c'est toi!
Toi qui m'aimes, — toi que j'adore;
Et pourquoi me contraindre encore?
Mon cœur déborde malgré moi,
Mon maître, mon époux, mon roi!

WALTHER.

Ton époux! hélas, chère Eve,
Ne caresse plus ce rêve.
O tourments d'un cœur épris!

L'espérance m'est ravie,
On m'arrache, hélas, la vie;
Je ne peux plus prétendre au prix!

EVA.

Eh, que m'importe! — à toi mon âme,
O mon fidèle ami!
Malgré le sort qui t'a trahi,
Eve sera ta femme!

WALTHER.

En vain ton cœur s'attache à moi,
En vain ton âme espère;
Tu n'oseras braver la loi
Que t'imposa ton père.
Le Maître, qui sera vainqueur demain,
Seul a le droit de prétendre à ta main!
Il l'a juré devant l'école
Et ne peut plus reprendre sa parole!
Pour l'amour de toi, cher trésor,
Malgré ma vive répugnance,
J'ai voulu m'assurer la chance,
De conquérir la palme d'or! . .
Mais ces Maîtres, pédants grotesques,
Gardiens jaloux de leurs règles burlesques,
Mon sang bouillonne et la rage me prend,
Rien qu'à songer à leur air insolent!
Race niaise, race vile!
Troupe d'oïsons orgueilleux!
Loin de leur nid, loin de leur ville,
Viens, fuyons tous les deux!
Ce parti, je l'atteste,
Est le seul qui nous reste!
(Comme sous l'empire d'une hallucination)
Pâles fantômes des temps passés
Spectres livides, larves funèbres,
Comme les ombres des trépassés
Ils s'enveloppent dans les ténèbres.

Ils nous entourent et, sous mes yeux,
Ils te convoitent, ivres de joie;
En s'approchant à pas tortueux,
Ils te réclament comme une proie.
N'entends-tu pas leur baroque refrain,
Leur voix nasillarde et tremblotante?
Allons! arrière, sombre essaim!
Arrière, troupe insolente!

(LE VEILLEUR, qu'on voit apparaître au fond de la ruelle, souffle dans sa corne — WALTHER pousse un cri strident, met la main sur la garde de son épée et regarde fixement dans le vide.)

Ah!

EVA

(l'apaisant).

Du calme! C'est le veilleur;
Il vient sur nous et fait sa ronde;
Cache-toi là, dans cette ombre profonde
Et reste paisible, ô mon cœur!

MADELEINE

(sur le pas de sa porte).

Ton père se fâche et me gronde!

WALTHER

(à EVA qui remonte).

Tu pars?

EVA

(souriant).

N'est-ce pas ton désir?

WALTHER.

Tu fuis?

EVA

(avec une tendre résolution).

L'arrêt qui me ferait mourir!

(Elle disparaît avec MADELEINE.)

LE VEILLEUR

(s'avance en chantant et tourne le coin de la maison de POGNER).

Bonnes gens, il est dix heures:
Enfermez-vous dans vos demeures;

Le Ciel est bleu
Et la nuit est belle;
Soufflez la chandelle
Et couvrez votre feu,
Louez le Seigneur, votre Dieu.

(il incline à gauche et disparaît.)

SACHS

(qui a surpris la conversation des deux amants et caché sa lumière, entr'ouvre légèrement sa porte).

Le galant va vite en besogne,
Il vous l'enlève sans vergogne;
Mais, halte-là, je le défends!

WALTHER

(caché sous le tilleul).

Elle demeure bien longtemps.

(EVA qui a pris les vêtements de MADELEINE sort de la maison.)

Enfin! . . . mais non! c'est la nourrice!
Je suis perdu . . . pourtant . . . je croi! . .

EVA

(s'élançant à la rencontre de WALTHER).

Voici ta femme, elle est à toi!

(Elle se jette dans ses bras.)

WALTHER.

O douce ivresse, ô pur délice,
Félicité qui vient des cieux!

EVA.

Partons bien vite, en route, en route!
Le temps est précieux!

WALTHER.

Viens, un valet m'attend, près de la grande voûte,
Avec deux bons chevaux.

(Au moment où les deux amants vont traverser la rue, SACHS qui a posé sa lampe derrière un globe de verre, fait tomber sur eux un rayon de lumière, de sorte qu'ils se trouvent subitement éclairés. WALTHER se recule vivement.)

SCÈNE VI^{ème}.

EVA, WALTHER, SACHS, BECKMESSER, MADELEINE
la fenêtre, puis DAVID, KOTHNER, NACHTIGAL,
VOGELSANG, ZORN, ORTEL et FOLTZ.

EVA.

Qu'ai-je vu? Le voisin!
Soyons prudents, de grâce, évite qu'il te voie.

WALTHER.

Pouvons, nous prendre une autre voie?

EVA.

Il nous reste un chemin;
Mais nous allons sans doute
Trouver le meilleur sur la route.

WALTHER.

Echappons par ici.

EVA

(montrant SACHS).

Attends que sa porte soit close.

WALTHER

(faisant un pas vers la maison de SACHS).

On peut la fermer, je suppose.

EVA

(le retenant).

Il te connaît, prends garde!

WALTHER

(étonné).

Lui?

EVA.

C'est Sachs!

WALTHER.

Hans Sachs, c'est un ami.

EVA.

Ah! ne le pense pas, Sachs aussi t'abandonne.

WALTHER.

Quoi? Sachs vraiment? Hans Sachs m'aurait trahi!

(Il veut aller en avant, EVA le retient en entendant BECKMESSER toucher les cordes de son luth. BECKMESSER a suivi le veilleur à quelque distance; après avoir levé les yeux vers la maison de POGNER, il s'est adossé contre celle de SACHS et s'occupe à mettre d'accord les cordes de son instrument.)

EVA

(retenant WALTHER).

Ecoute! . . Attends!

WALTHER.

C'est un luth qui résonne.

EVA.

Ah! quel ennui!

WALTHER.

Ne tremble pas.

(Montrant SACHS)

Il vient d'éteindre sa lumière,
Risquons le coup.

EVA

(montrant BECKMESSER).

Vois-tu, là-bas,
Un homme près du banc de pierre.

WALTHER.

Il tient un luth; apparemment,
Il va chanter un air galant.

EVA.

C'est Beckmesser!

SACHS

(qui a entendu).

Bravo! parfait!

WALTHER

(avec emportement).

Le traître! il arrive à souhait;
Je vais lui couper une oreille.

EVA

(effrayée).

O ciel! ami, si mon père s'éveille! . .

Laisse-lui dire son couplet.

Qu'importe ce grotesque, en somme.

(à part)

Quel mal affreux vous donne un homme!

(Elle entraîne WALTHER dans l'ombre du tilleul. BECKMESSER après avoir lorgné quelque temps la fenêtre d'EVA, racle avec impatience les cordes de son luth. Au moment où il se dispose à chanter, SACHS qui a placé sa lampe de telle sorte qu'elle éclaire encore une fois la rue, lève son marteau et en donne un grand coup sur sa forme.)

SACHS

(d'une voix forte et rude).

«Tape!

«Frappe!

«Tra deri, dera!

«O gué! Tra la la!

«Lon la!»

BECKMESSER

(désagréablement surpris).

Juste ciel! Qu'entends-je là!

SACHS

(continuant sa chanson).

«Lorsqu' Eve, loin du Paradis

«Errait à l'aventure,

«Elle eut bientôt ses pieds meurtris

«Par manque de chaussure.»

BECKMESSER

(à part).

Maudit sois-tu, méchant braillard.

WALTHER

(à EVA).

J'entends ton nom; est-ce un hasard?

EVA

(à WALTHER).

Ecoute bien, car la chanson
Est quelque tour de sa façon.

SACHS

(sans s'interrompre).

«Or, Dieu voyant ceci
«En eut le cœur saisi
«Et dit à l'un des chérubins:
«Fabrique, lui des escarpins,
«Et, comme Adam s'en va tout nu,
«N'ayant ni chausses, ni culottes.
«Prends-lui mesure, à l'ingénu,
«D'une forte paire de bottes!»

BECKMESSER

(s'avançant vers SACHS et d'un air contraint).

Quoi, maître, quoi! l'on travaille la nuit?

SACHS.

C'est vous, greffier! . . debout encore?
Voyez, je m'occupe de vous,
Vos souliers seront prêts avant l'aurore.
(Il se remet au travail et reprend sa chanson).

BECKMESSER

(furieux).

Laissons-là mes souliers et taisons-nous!

SACHS

(sans se soucier de sa colère).

«Tape!
«Frappe!
«Tra deri, dera!
«O gué! Tra la la!
«Lon la!
«O femme, femme! hélas, quel tort
«Ta faute a fait à l'homme;
«Qui diable, te pressait si fort

«De mordre à cette pomme?

«Ce coup de dent fatal

«Nous a fait bien du mal:

«Sans lui, le pauvre genre humain

«Avait le plus heureux destin;

«Buvant du lait, mangeant du miel,

«Roulant de fêtes en ribottes,

«Hans Sachs vivrait tranquille au ciel,

«Sans penser à faire des bottes!»

EVA

(à WALTHER pendant ce deuxième couplet).

Il nous observe . . . il nous surveille . . .

WALTHER

(à EVA).

N'écoute pas, . . . ferme l'oreille.

EVA.

Je tremble, hélas!

WALTHER

(l'attirant tendrement dans ses bras).

Viens, cher trésor,

Viens près de moi . . . plus près encor!

SACHS

(commençant un troisième couplet).

«Tape!»

BECKMESSER

(l'interrompant brusquement).

Il suffit? . . . et finissons!

A la fin je perds patience.

SACHS

(froidement).

Que vous importent mes chansons,

Si je travaille en conscience!

BECKMESSER.

Ce bruit m'irrite et m'agace les nerfs!

SACHS.

La nuit, lorsque l'on veille, on chante,
Pour se tenir les yeux ouverts. —
Quittez ce ton et cette humeur méchante;

Ecoutez, s'il vous plaît,
Mon troisième couplet.

«Tape!

«Frappe!

«Tra deri dera!

«O gué! Tra la la!

«Lon la!»

BECKMESSER

(à part).

Le misérable, il m'échauffe la bile. . .

Le diable emporte l'imbécile!

SACHS

(continuant).

«O femme, femme, esprit pervers,

«Ta faute est sans excuses;

«Pourtant, voulant la mettre en vers,

«J'ai fait la cour aux muses.

«Voilà, qu'au bon moment,

«Arrive un vieux pédant,

«Qui souffle sur mon feu sacré

«Et qui me dit d'un air navré:

«De quoi se mêle un savetier?

«Holà, bonhomme, tu radotes,

«Retourne vite à ton métier,

«Fais des escarpins et des bottes!»

BECKMESSER

(dressant l'oreille et montrant la maison de POGNER).

On écoute là haut. . .

EVA

(à WALTHER).

Je meurs d'effroi . . .
Partons, ami, partons, de grâce!

WALTHER

(mettant la main sur la garde de son épée).

Alors, l'épée au poing.

EVA.

Non, non! pas de menace!

BECKMESSER

(lève les yeux vers la fenêtre, il aperçoit MADELEINE qui a revêtu le costume d'EVA et s'imagine que c'est EVA elle même).

Eh oui, c'est elle!

WALTHER

(rengainant son épée à moitié tirée).

Soit! attendons.

EVA

(à WALTHER).

Reste coi!

BECKMESSER.

Pourvu, mon Dieu, qu'il consente à se taire!

EVA

(à WALTHER).

De la prudence et du mystère
Allons, apaise-toi!

WALTHER

(à EVA en lui montrant la fenêtre).

Qui donc est là?

EVA.

C'est ma nourrice.

WALTHER

(riant de BECKMESSER).

La sottie dupe et la bonne malice!

BECKMESSER

(s'approchant de la porte de SACHS et raclant de temps en temps de son luth, pour attirer l'attention d'EVA qu'il croit à la fenêtre).

Cher Sachs, de grâce, écoutez-moi!
Je veux soumettre à vos critiques
Certaines strophes poétiques;
Sachant ce qu'on vous doit d'égarde,
Je fais appel au maître-és-arts.

EVA

(à WALTHER).

De nos tourments quand verrons-nous la fin?

WALTHER

(la rassurant et montrant BECKMESSER).

Il va bientôt entonner son refrain.

BECKMESSER

(à SACHS).

Pour le concours de la maîtrise,
J'ai fait des vers d'un goût fleuri;
Je veux savoir, mon cher ami,
S'ils sont tournés à votre guise.

SACHS.

Eh, mais! j'en suis vraiment flatté,
On caresse ma vanité.
Mais, depuis que je suis poète,
On dit ma chaussure mal faite:
Ça craque et claque à chaque pas.
J'ai reconnu mes torts et ne tarderai pas
A vous en faire voir des preuves,
En livrant vos chaussures neuves.

BECKMESSER.

Laissons cela, j'ai voulu plaisanter.
Hans Sachs, je vous estime à l'égal de moi-même,
Le peuple vous révère et mon Eve vous aime;
Voilà pourquoi, ce soir, je viens vous consulter.
Or, prêtez-moi l'oreille et veuillez m'écouter;

A votre avis, mon cher, j'attache un prix extrême
Et votre goût si fin sera ma loi suprême.

SACHS.

Moi, faire le censeur?
C'est trop de gloire et trop d'honneur!
J'écris des vers qu'on chante dans la rue
Et m'entends tout au plus à flatter la cohue.

(Reprenant sa chanson)

«Tape!

«Frappe!

«Tra deri dera!

«O gué! Tra la la!

«Lon la!»

BECKMESSER

(à part).

Coquin maudit! il me brave et me raille;
C'est à dessein, je vois, qu'il braille.

(à SACHS)

Silence! vous éveillez les voisins!

SACHS.

Ils n'ont souci du bruit des mes refrains.

(Reprenant sa chanson)

«O femme, femme . . .»

BECKMESSER

(au dernier degré de l'exaspération).

Ah! gibier de potence! . .

Ah! vieux gredin de savetier!

Je vois que votre impertinence

Me joue un tour de son métier;

Mais je sais où le bât vous blesse,

Je vois très clair dans votre jeu:

Vous m'en voulez, faites-en donc l'aveu,

Du rang obscur où l'on vous laisse;

Vous me gardez rancune, au fond du cœur,

De m'être fait nommer marqueur.

Eh bien, je vous le dis en face:
Je vous combattrai sans merci ni grâce
Et c'est vainement que vous intriguez,
Jamais, dans notre école,
Jamais, sur ma parole,
Vous n'obtiendrez l'honneur que vous briguez..

SACHS

(qui l'a écouté avec beaucoup d'attention et de calme).
C'est là votre chanson?

BECKMESSER.

Allez au diable!

SACHS.

Mon cher greffier, vous n'êtes guère aimable.

BECKMESSER.

Voulez-vous que je chante?

SACHS.

Oh! vous pouvez chanter;
Je vous écoute en faisant ma besogne.

BECKMESSER.

Vous tairez-vous?

SACHS

(battant le cuir).

Je me tais, mais je cogne
L'ouvrage presse et je dois me hâter.

BECKMESSER.

Rien qu'un instant de répit et de trêve.

SACHS.

Mais vos souliers, il faut qu'on les achève.

BECKMESSER.

Comment chanter avec ce bruit?

SACHS.

Grattez le luth, moi je bats la semelle.

BECKMESSER.

Eh! laissons mes souliers!

SACHS.

C'est vite dit;
Et puis, on prétendra que je manque de zèle.
Pourtant, voyons, faisons effort,
Pour nous entendre et pour tomber d'accord;
Sans négliger les soins de la boutique,
J'aurai l'oreille à la musique,
Et, tout confus d'un tel honneur,
Je ferai de mon mieux le métier de censeur
Or donc, chantez et sans vergogne,
Je vous écoute et je besogne.

BECKMESSER.

Prenez la craie et marquez au tableau
Tout ce qui prête à la critique.

SACHS.

Non! ma méthode est plus pratique,
Je fais de la censure à grands coups de marteau.

BECKMESSER.

Ah! vieux serpent! — Mais l'heure passe,
Et j'ai peur qu'à la fin ma beauté ne se lasse.

SACHS.

Commencez ou sinon: je reprends mon refrain.

BECKMESSER.

Halte-là! s'il vous plaît, je me rends à la fin,
A votre humeur la mienne se conforme;
Signalez mes erreurs, en frappant sur la forme,
Mais restez dans la règle et soyez attentif;
Ne laissez pas tomber le marteau sans motif.

SACHS.

Soyez sans crainte, on sait sa tablature
Et je saurai garder une juste mesure.

BECKMESSER.

Écoutons avec soin.

SACHS.

Et frappons comme il faut.

BECKMESSER.

Mais si mon œuvre est sans défaut?

SACHS.

En ce cas il faudra vous passer de chaussure.

(Lui montrant le banc de pierre)

Placez-vous là.

BECKMESSER

(au coin de la maison).

Je reste ici.

WALTHER

(à voix basse).

Je crois rêver . . . la scène étrange!

Viens Eve, viens, cher ange.

(Il l'attire doucement près de lui.)

SACHS

(à BECKMESSER).

Pourquoi si loin?

BECKMESSER.

C'est bien ainsi,

Loin du marqueur, selon l'usage.

EVA

(à WALTHER et s'appuyant sur son épaule).

Mes yeux se ferment malgré moi,

Pourtant mon cœur est plein d'émoi.

SACHS

(à BECKMESSER).

J'entendrai mal.

BECKMESSER.

Les sons, je gage,
N'en seront que mieux nuancés.

SACHS.

Très bien! à l'œuvre, commencez!

BECKMESSER

(après avoir accordé son luth et préludé).

« Mon âme toute en fête
« S'est éveillée au jour;
« Mon cœur qui bat, ma tête
« Brûlent du feu d'amour. »

(Pendant ce premier quatrain SACHS à différentes reprises a laissé tomber son marteau sur la forme pour souligner les fautes de prosodie musicale. A chaque coup, BECKMESSER fait un mouvement nerveux; au dernier, il se retourne contre SACHS avec un geste de colère.)

Quelle faute ai-je faite?

SACHS.

On doit chanter: « Mon cœur qui bat, — ma tête
Brûlent du feu d'amour ».

BECKMESSER.

C'est faire rimer « qui bat » avec « fête ».

SACHS.

Avec le sens du vers d'abord
Le rythme doit marcher d'accord.

BECKMESSER.

Vous ergotez: la tournure est licite
Mais, faites moins de bruit.

SACHS.

Voyons la suite.

BECKMESSER.

Vous m'embrouillez.

SACHS.

Il faut recommencer.
Aux quatre premiers vers, je pause.

BECKMESSER.

Laissons le faire et prenons bien la chose.
Il finira par se lasser.

(Il recommence sa chanson)

« Mon âme toute en fête,
« S'est éveillée au jour,
« Mon cœur qui bat, ma tête
« Brûlent du feu d'amour.
« Mon sein est plein d'ivresse,
« Il saute d'allégresse,
« Comme au son du tambour.
« Pourquoi, va-t-on me dire,
« Ce chaleureux transport,
« Ce ravissant délire,
« Qui vous trouble si fort?
« C'est que celle que j'aime,
« Mon doux trésor lui-même
« S'associe à mon sort.
« Ah! quelle joie!
« Mon cœur s'y noie!
« Quel souriant avenir va
« Briller pour nous, ma chère Eva!
« Je suis plus souriant encor,
« Belle aux longs cheveux d'or. »

(Pendant tout ce premier couplet, SACHS a ponctué de coups de marteau les vers de BECKMESSER. A la fin les coups pleuvent tellement drus sur la forme, que BECKMESSER n'y tient plus et s'élançe furieux vers SACHS.)

BECKMESSER.

Eh, Sachs! Au nom du ciel, faites silence!

SACHS.

Je suis muet, mais en cadence,
Je marque ici le plus léger méfait.

BECKMESSER

(voyant que MADELEINE va se retirer).

Vous me fuyez? . . . Et le second couplet?

(Montrant le poing à SACHS)

Ah! la maudite et sottre engeance!

SACHS

(levant son marteau).

Allez toujours, Hans Sachs est prêt!

BECKMESSER

(après avoir préludé).

« Celle que j'aime est blonde
« Son cœur est plein de vertus,
« Je n'ai jamais au monde
« Vu des yeux qui m'ont plu plus.
« Sa joue est blanche et rose,
« Sa bouche est une rose,
« Ses bras sont blancs et dodus.
« Je puis le dire encore,
« Je ne le cacherai pas:
« La beauté que j'adore
« Possède d'autres appas.
« Son père, un homme riche,
« Ne passe pas pour chiche
« Et ne lésinera pas.
« Il fait largesse
« De sa richesse,
« Il a de nombreux écus d'or,
« Dont il veut doter son trésor;
« L'époux d'Eva, c'est bien certain,
« Ne mourra pas de faim! »

(Après avoir donné de nombreux coups de marteau, SACHS, à la fin de ce couplet, fait un signe de découragement, comme pour dire qu'il renonce à compter les fautes et enlève ses souliers de la forme.)

SACHS.

Est-ce fini?

BECKMESSER.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

SACHS

(montrant triomphalement les souliers).

Je suis en règle et mon ouvrage est prêt.

(Il fait danser les souliers au bout de leur lacet).

Eh mais, voilà, galant chanteur,
De vrais souliers pour un marqueur.

Vos fautes, vos méprises,
Vos grosses balourdises,

(Il montre la semelle des souliers)

J'ai tout marqué sur mon tableau,

D'un coup de mon marteau.

Et vous pourrez, sur cette peau,

Apprendre, je l'assure,

Les lois de notre tablature.

N'oubliez pas

Que le vers poétique

Va d'accord avec la musique

Et doit la suivre pas à pas.

BECKMESSER

(qui s'est retiré tout à fait dans la ruelle, a commencé, dès les premiers mots de SACHS, le troisième couplet de sa sérénade qu'il chante tout d'une haleine et crie à tue tête pour couvrir la voix de SACHS).

« Mais pour que l'Hyménée

« Allume son flambeau,

« Il faut que l'assemblée

« Accorde à mon morceau

« La palme de victoire,

« Consacrant ma gloire

« Par un triomphe nouveau.

« Fille de Mnémosyne, †

« Descends du haut des cieux,

« Apporte-moi la rime

« Dont je suis soucieux;

« Que la muse m'inspire

« Et de ma lyre tire

«Des sons harmonieux.
«Que je culbute
«Dans cette lutte,
«O muse, entends un suppliant,
«Tous les rivaux de mon talent,
«Et que triomphent mes amours
«Par ton puissant secours.»

DAVID

(vers le milieu du 3e. couplet a ouvert la fenêtre qui se trouve derrière BECKMESSER et cherche à percer l'obscurité).

Un homme est là . . . pour Madeleine . . .
Je suis trahi — cruel destin!
Le gueux fieffé . . . la perfide sirène!
C'est lui qu'elle aime, c'est certain!
Gare à ta peau, misérable coquin!

(Il disparaît un instant dans l'intérieur de la maison. Mais bientôt il revient armé d'un gourdin, saute par la fenêtre et tombe sur BECKMESSER au moment même où le greffier chante le dernier vers de la sérénade.)

Défends tes jours
Et trêve de discours!

MADELEINE

(criant à la fenêtre).

Ah! David, que fais-tu?
A l'aide! à l'aide! hélas, tout est perdu!

BECKMESSER

(se défendant contre DAVID qui le saisit au collet).

Maudit gamin, vas-tu finir?

DAVID.

Malheur à toi, je saurai te punir!

(Eveillés par le bruit, quelques voisins ont ouvert leurs volets vers la fin du dernier couplet de BECKMESSER et mettent le nez à la fenêtre.)

KOTHNER.

Qui donc est là?

NACHTIGAL.

D'où vient ce bruit?

VOGELSANG.

Je veux la paix, au moins la nuit.

KOTHNER.

Silence donc!

ZORN, ORTEL et FOLTZ.

Vas-tu te taire?

Tous

As-tu bientôt fini de braire?

— Peut-on crier ainsi?

Va-t'en brailler ailleurs qu'ici!

SCÈNE VII^{ème}.

LES MEMES, puis succesivement LES VOISINS, LES
ECOLIERS, LES MAITRES, LES COMPAGNONS et
LES VOISINES.

(SACHS, qui pendant quelque temps a observé le tumulte naissant, a éteint sa lampe et fermé ses volets, en laissant pourtant une ouverture suffisante pour lui permettre de suivre tout ce qui se passe à l'ombre du tilleul. WALTHER observe tout, d'un œil inquiet, il abrite EVA sous son manteau et se dissimule de son mieux sous le feuillage. BECKMESSER et DAVID sont aux prises. Tantôt ils disparaissent, tantôt on les voit revenir à l'avant-scène. BECKMESSER tente en vain de fuir; DAVID le rattrape en le rouant de coups. Les voisins quittent leur fenêtre et descendent dans la rue, les uns après les autres.)

LES VOISINS.

Holà! . . Je crois que l'on se bat!

LES ECOLIERS.

Ah! quel tapage et quel sabbat!

LES VOISINS.

Sénez-les, ne craignez rien:

Tearp-les ferme et serrez bien!

MADELEINE

(à sa fenêtre).

Hélas, quel quiproquo fatal!
Il croit qu'il est tombé sur un rival.

(suivant DAVID des yeux).

Ah! le brutal,
Ah! l'animal,
Il va se faire mal!

LES ECOLIERS

(en différents groupes).

Ce sont sans doute les maçons,
Ils sont mauvais garçons. —
Ce sont peut-être les tailleurs,
Qu'ils aillent donc brailler ailleurs! —
Ce sont les charpentiers! —
Ce sont les ferblantiers! —
Ou bien plutôt les savetiers! —
J'ai reconnu les corroyeurs;
Ah! les braillards! les aboyeurs! —
Quoi les droguistes, les merciers,
Qui prennent part à l'algarade?
Et jusqu'aux épiciers
Qui se sont mis en embuscade;
Ça sent en plein le poivre et la muscade.

ZORN

(heurtant VOGELSANG).

Eh bien, que vois-je?

VOGELSANG.

Vous, ici?

ZORN

(se redressant).

Que voulez-vous?

VOGELSANG.

Vous en êtes aussi?

ZORN

(heurtant VOGELSANG).

Perturbateur!

VOGELSANG

(furieux).

On me culbute!

ZORN.

Béâtre!

VOGELSANG

(battant ZORN).

Vaurien!

ZORN

(battant VOGELSANG).

Ane!

VOGELSANG.

Brute!

KOTHNER

(se heurtant contre NACHTIGAL).

Prends donc garde, idiot!

NACHTIGAL

(frappant KOTHNER).

Tiens, imbécile!

MOSER

(se querelle avec EISLINGER).

Ah! triple sot!

EISLINGER.

Engeance vile!

MOSER.

Ça qu'on se tienne coi!

EISLINGER

(le frappant).

Traître!

MOSER

(ripostant).

Lâche!

KOTHNER

(revenant avec un bâton, à NACHTIGAL).

Cette trique est pour toi!

NACHTIGAL.

Arrière, ou je me fâche!

KOTHNER.

Je m'en moque!

NACHTIGAL.

Bien vrai!

(Il le bat et s'enfuit.)

KOTHNER.

Ah! misérable,
Je te rattraperai!

NACHTIGAL

(dans le lointain).

Va-t'en au diable!

ORTEL

(se querellant avec EISLINGER).

Ah! le coquin!

EISLINGER.

Oh, la racaille!

MOSER

(se querellant avec FOLTZ).

Quelle canaille!

FOLTZ.

Lâche gredin!

ZORN

(se disputant avec VOGELSANG).

Cruche!

VOGELSANG.

Buche!

ZORN.

Ne tente pas de me toucher!

PREMIER GROUPE.

Rentre chez toi, va vite te coucher!

DEUXIEME GROUPE.

Ta femme attend à la maison
Et va te mettre à la raison.

PREMIER GROUPE.

Parle pour toi, benêt!

DEUXIEME GROUPE.

Je veux rester si ça me plaît!

PREMIER GROUPE.

Triple animal!

DEUXIEME GROUPE.

Ane bâteau!

PREMIER GROUPE

(se battant).

Tiens, attrape!

DEUXIEME GROUPE

(même jeu).

Es-tu mâteau?

PREMIER GROUPE.

Viens ici!

DEUXIEME GROUPE.

Prends ceci!

UN ECOLIER

(se querellant avec un camarade).

Dis-tu ça pour moi, vaurien?
Je te rosse comme un chien!

DEUXIEME ECOLIER.

Pauvre petit!

PREMIER ECOLIER.

Pauvre gamin!

DEUXIEME ECOLIER.

C'est bon! Je te verrai demain!

LES ECOLIERS.

Quel bacchanal

Et quel bruit infernal!

Ça va toujours de mieux en mieux;
Ce sont des forcénés, ce sont des furieux;
L'un près de l'autre ils tombent terrassés
Que d'yeux pochés, de nez cassés!

LES COMPAGNONS

(en différents groupes).

Ça, compagnons hardis,
Venez, sortez de vos logis,
J'entends qu'on donne ici des coups,
Je vois que l'on se bat sans nous.
Qui diable a mis en train ce jeu?
Qui donc a commencé le feu?

Les lampistes? —

Les fumistes? —

Les teinturiers? —

Les armuriers? —

Les chapeliers? —

Les bourreliers? —

Les couteliers? —

Sont-ce les drapiers? les marchands? —
Les foulons et les tisserands? —

Pardieu, que nous importe!

Qu'on leur prête main-forte!

Qu'on frappe dans le tas. —

Ferme à l'ouvrage,

Du nerf et du courage,

Le reste, amis, ne nous regarde pas! —

Faisons jouer les triques, les rondins,
Qu'il pleuve des gourdins!
Il faut les battre
Comme plâtre;
Ne bronchons pas,
Frappons à tour de bras.

LES VIEUX MAITRES.

Qui trouble ainsi les bons bourgeois?
D'ou vient ce bruit de voix?
Laissez dormir les braves gens,
Rentrez chez vous, il en est temps;
Ce vacarme assourdissant
Ce tapage est indécent;
Cessez ces rixes sans raison,
Rentrez à la maison.
— Voyons, cela va-t-il finir?
Pardieu, je veux aller dormir.

LES VOISINES

(à leur fenêtre).

Ah! quel vacarme et quel sabbat,
Mais voyez donc comme on se bat —
Eh quoi, mon père en est aussi? —
C'est mon garçon! — c'est mon mari! —
Ah! j'ai grand' peur pour lui! —
Eh, là bas; compère,
Tu vas rentrer, j'espère;
Reviens à la maison. —
Ecoute la raison!
Comme on se cogne! —
Voyez ce vieil ivrogne:
Il frappe à tour de bras,
Sa trique ne se lasse pas. —
Il faut les séparer,
Ils vont se massacrer —
Klaus, écoute, on t'appelle!
Ils sont tous gorgés de vin! —

Hans, finis ta querelle —
Je l'appelle, hélas en vain! —
Seigneur! que devient mon époux? —
Il tombe une grêle de coups! —
Bon! ils se prennent aux cheveux! —
Les enragés vont s'arracher les yeux! —
 Quelle bagarre!
 Qu'on les sépare! —
Le jeu leur plaît, ils ne s'en lassent point,
 Il pleut des coups de poing! —
 Ils vont se battre à mort,
Ah! quelle rage, ah, quel affreux transport
 Il faut les mettre en fuite, —
 Il faut les rafraîchir un peu: —
 De l'eau, de l'eau, bien vite; —
A l'assassin! — A l'incendie! — Au feu!

LES ECOLIERS

(sautant de joie).

Ah quelle joie, ah quel bonheur!
Tout le quartier est en rumeur; —
Ah quel plaisir! Ah quel régal!
C'est un scandale, sans égal!

Tous

(s'excitant).

Frappe,

Tape,

A tour de bras

Et ne bronche pas!

POGNER

(paraît à la fenêtre où se tient MADELEINE revêtue des habits d'EVA).

Allons, Eve retire-toi,
C'est plus prudent, crois moi.

(Il ferme la fenêtre.)

WALTHER

(resté caché jusqu'à présent, sous le feuillage, paraît tenant son épée d'une main et soutenant de l'autre la taille d'EVA.)

Allons, viens vite,
Prenons la fuite!

(Il se fraie un passage jusqu'au milieu de la scène et va se diriger vers la ruelle, lorsque HANS SACHS bondit hors de sa boutique. SACHS se fait place à l'aide de son tire-pied qu'il manœuvre avec adresse, et saisit WALTHER par le bras. Tout à coup, au plus fort de la mêlée, on entend sonner la trompe du veilleur. En même temps, les femmes jettent par les fenêtres des flots d'eau sur les combattants. Saisis d'une terreur panique, les VOISINS, les ÉCOLIERS, les COMPAGNONS et les MAÎTRES se dispersent en un clin d'œil, et se mettent à fuir dans la direction de leurs demeures; les portes s'ouvrent et se referment rapidement, les VOISINES disparaissent derrière leurs volets, et le théâtre reste vide.)

POGNER

(sur l'escalier de sa maison).

Madeleine! Madeleine!

SACHS

(poussant dans la maison EVA à moitié évanouie).

La voici, je vous l'amène!

(POGNER reçoit EVA des mains de SACHS et la conduit dans sa maison. SACHS envoie d'un coup de pied DAVID dans sa boutique et entraîne WALTHER dans sa maison, qu'il ferme promptement. BECKMESSER délivré de DAVID s'enfuit en boitant. Lorsque la rue est déserte et que toutes les maisons sont fermées, on voit apparaître le VEILLEUR. Il s'avance vers l'avant-scène de gauche, se frotte les yeux, se tourne de tous côtés avec surprise et secoue la tête d'un air inquiet.)

LE VEILLEUR.

Bonnes gens, il est onze heures,
Dormez en paix dans vos demeures,
Le Ciel en écarte tout revenant
Et tout esprit malfaisant;
Louez le Dieu tout-puissant!

(Il sonne de la trompe. A ce moment, la lune se lève, éclairant la scène de sa pleine lumière. Le VEILLEUR s'avance d'un pas grave et mesuré vers la ruelle. A l'instant où il disparaît derrière l'angle du carrefour, le rideau tombe.)



ACTE III^{ème}.

I^{er} TABLEAU.

L'atelier d'HANS SACHS. Au fond la porte d'entrée dont la vantail supérieur est ouvert. Sur le côté, à droite, une porte donnant accès dans une chambre; à gauche, la fenêtre ouvrant sur la ruelle; tout près, un établi. SACHS est assis dans un large fauteuil; le soleil matinal, filtrant à travers la vitre, l'inonde de sa clarté. Il tient sur ses genoux un gros in-folio, dans lequel il lit.

SCÈNE I^{re}.

SACHS, DAVID.

DAVID arrivant du dehors, se penche sur la porte, regarde dans l'intérieur, et dès qu'il aperçoit SACHS, il se retire vivement. Lorsqu'il s'est assuré que le maître ne l'a pas vu, il se glisse dans la maison, pose son panier sur l'établi qui est près de la porte d'entrée, puis il tire de ce panier des fleurs et des rubans, qu'il étale sur la table, enfin un saucisson et un gâteau dans lequel il se dispose à mordre, lorsque SACHS qui ne l'a pas encore aperçu, tourne à grand bruit une des pages de son livre. DAVID sent ses genoux se dérober sous lui et cache vivement ses provisions.

DAVID

(d'un ton timide).

Maître! c'est moi... j'ai mis à leur adresse

Les souliers du Marqueur.

Est-il d'autre course qui presse?

(SACHS reste muet).

Je devine où le bât le blesse

Et je vois bien ce qu'il a sur le cœur.

(Il s'approche d'un air confus et d'un pas timide.)

Soyez indulgent, je vous prie,

Epargnez un pauvre garçon;

Si vous connaissiez mon amie,
Vous diriez que j'avais raison.
C'est la bonté, la grâce même,
Et, justement, voilà pourquoi je l'aime.
Si l'on me bat : — un doux baiser,
Je ne sens plus les coups sur mon échine.
Faut-il jeuner ? — au fond de sa cuisine,
Mon appétit peut toujours s'apaiser.
Hier soir nous étions en querelle
Pour une simple bagatelle ;
J'en étais tout chagrin, quand, cette nuit, je vis
Certain galant, qui me prenait mon rôle.
J'ai sauté sur l'intrus, en dépit de ses cris,
Et j'ai rossé le drôle !

Mais notre amour ne s'en porte que mieux
Et nous avons fait notre paix tous deux ;
En gage de sa flamme et de ses sentiments,
J'ai reçu de sa main, ces fleurs et ces rubans.

(Il s'arrête anxieux du silence de SACHS.)

Cher Maître, un mot . . . terminez mon supplice.

(à part, avec inquiétude)

Où donc ai-je fourré la tarte et la saucisse ?

(SACHS à continué à lire, sans se laisser distraire par le babil de son apprenti. A ce moment, il ferme brusquement l'in folio. DAVID, effrayé du bruit, chancelle et tombe involontairement à genoux. SACHS lève les yeux et regarde par dessus la tête de DAVID, qui suit ses mouvements avec inquiétude. Le regard de SACHS s'arrête sur l'établi où DAVID a déposé ses fleurs.)

SACHS.

Quels doux parfums, quelles fraîches odeurs !
Mais qui donc m'a porté cette gerbe de fleurs ?

DAVID

(surpris de l'amabilité de son maître).

Eh ! Maître, un jour comme aujourd'hui
Il faut que notre atelier soit fleuri.

SACHS

(à demi-voix).

Est-ce toi qu'on marie ?

DAVID.

Ah! plutôt au Ciel, j'en ai si grande envie.

SACHS.

Est-ce à toi qu'on donnait ce beau charivari?

DAVID

(tremblant).

Allons! nous y voici! —

Eh! Maître! souvenez-vous en,
C'est aujourd'hui la fête de Saint Jean!

SACHS.

Saint Jean, dis-tu?

DAVID.

Que diable a-t-il en tête?

SACHS.

Connais-tu la chanson qui convient à la fête?

DAVID

(qui s'est peu à peu remis sur ses pieds).

Sans doute, je la sais par cœur.

(à part)

Allons, je vois qu'il est de bonne humeur.

(Il se met à chanter d'une voix rude et forte, mais il se trompe de motif et entonne sans le vouloir le thème de la sérénade de

BECKMESSER.)

«Quand Jean, le précurseur divin...»

SACHS

(surpris).

Comment?

DAVID

(s'apercevant de sa méprise).

Excusez l'algarade;

C'est la maudite sérénade.

(Il recommence sa chanson.)

«Quand Jean, le précurseur divin,
«Donnait le saint baptême,

«Il vint vers lui, jusqu'au Jourdain,
«Des enfants de Nuremberg même;
«Sur l'ordre exprès de sa maman.

«L'un d'eux, nous dit l'histoire,
«L'un d'eux reçut le nom de Jean,
«Dont il faisait sa gloire.

«Mais lorsqu'il vint dans son pays,
«Le pauvre enfant fut tout surpris,

«Car Jean, ce nom charmant,
«Se disait: Hans, en Allemand!»

(Réfléchissant)

Hans? . Hans? . Eh mais, cher Maître,
C'est votre fête aussi.

Ai-je bien pu commettre

Un si fâcheux oubli?

Mais.. j'y pense.. j'ai là des fleurs;

Vous en aimez l'arome et les couleurs...

Ma tarte encore est à votre service...

Voulez-vous pas aussi goûter à la saucisse?

SACHS

(toujours assis dans son attitude calme et réfléchie).

Merci, mon fils, garde tout ça pour toi.

Mais, au concours, tu viendras avec moi.

Car, à la fête de tantôt

Tu seras mon héraut.

DAVID.

J'aimerais mieux être garçon d'honneur.

Maître! Cher Maître! il faut reprendre femme.

SACHS.

Une femme au logis ferait donc ton bonheur?

DAVID.

J'aurais plaisir à servir une dame.

SACHS.

Eh bien, j'y pense aussi.

DAVID.

Vraiment?

SACHS.

Une femme, ma foi, serait un agrément.

DAVID.

Eh mais, il vous serait, je crois, facile
De battre le greffier, qui n'est qu'un imbécile.
Quelle femme pour vous que cette belle Eva!

SACHS.

Après tout, c'est possible, et qui vivra verra!
— Or ça, va te parer, l'ami,
Et viens me retrouver ici.

DAVID

(touché du ton paternel de SACHS, lui baise la main).

Jamais je ne l'ai vu si doux et si commode;
Le tire-pied sera passé de mode.

(Il remet dans la corbeille ses fleurs et ses provisions et disparaît dans une chambre latérale. SACHS s'accoude sur son livre qu'il tient toujours sur ses genoux. Il semble que la conversation qu'il vient d'avoir avec DAVID n'ait pas changé le cours de ses idées.)

SACHS.

Rien! . Rien! . que l'aveugle Destin!
J'ai beau sonder à fond l'histoire et la chronique,
Toujours le seul moteur, toujours la force unique,
Qui mène et qui gouverne à son gré notre instinct.
Mais, quel vertige, insensés que nous sommes,
Lance ainsi les hommes contre les hommes
Et les contraint de s'égorger entre eux.
D'où nous vient ce délire affreux
Et qui nous pousse à cette rage immonde?
Toujours le Sort fatal, le Destin ténébreux,
Qui plane sur nos fronts et règne sur le monde!

Qui d'entre nous, hélas! n'est pas à sa merci?
Et qui peut se vanter de triompher sans lui? —

Au cœur du pays germanique,
Parmi les cités d'alentour,
En est-il de plus pacifique
Que la ville où j'ai vu le jour? —

(Sa physionomie s'éclaire d'un sourire de ravissement.)

Et cependant, voyez, un soir, par occurrence,
En voulant sauver l'innocence,
Un homme effleure de sa main

Le fil mystérieux guidant le genre humain;

Voilà soudain, que dans la rue,
Tout un peuple affolé se rue:

Homme, femme, enfant, vieillard:

Tout se querelle et se bat au hasard;

Quand l'un d'entre eux est las, l'autre aussitôt
commence

Sur tous ces bons bourgeois souffle un vent de
démence,

Dieu sait qui nous joua ce tour?

Un Kobold, épris d'une fée?

Un ver-luisant féru d'amour?

Un papillon, blotti sous la feuillée?

(Comme s'il devinait tout à coup)

C'est le parfum troublant de mon jasmin fleuri!

— Voici Saint Jean! Voici le jour béni!
Allons, Hans Sachs, reprends courage,
Il faut achever ton ouvrage
Et faire deux heureux.
Voyons, sans plus attendre,
Comment il faut s'y prendre,
Pour unir ces cœurs amoureux!
Ma foi, ce sera l'art suprême,
Si mon complice est le Destin lui-même.

SCÈNE II^{ème}.

SACHS, WALTHER, ouvrant la porte de sa chambre.
Il s'arrête un instant à contempler SACHS qui se tourne
de son côté et laisse glisser son livre sur le sol.

SACHS.

Salut, beau sire! avez-vous trouvé le repos?
Vous avez fait la grasse matinée.

WALTHER.

Merci, je suis frais et dispos!

SACHS.

Tant mieux, car vous aurez une rude journée.

WALTHER.

J'ai fait un rêve merveilleux.

SACHS.

Contez-moi ça; c'est d'un heureux présage.

WALTHER.

Sans faire fuir le doux mirage,
Comment en soulever le voile radieux?

SACHS.

Fixer l'image indécise du rêve,
C'est le métier du poète, je crois.
Le germe d'un poème est un songe parfois,
Ce que l'instinct ébauche, l'art l'achève;
Le rêve est un présent de Dieu,
Il ouvre à notre esprit les portes du ciel bleu.
— Mais vous avez songé peut-être
Qu'on vous donnait le nom de Maître?

WALTHER

(très calme).

Non, par ma foi, rien d'approchant!
J'ai fait un plus aimable rêve.

SACHS.

Bon! Vous avez trouvé le chant
Qui vous assure d'Eve.

WALTHER

(s'animant).

Eh! quoi, vous espérez toujours
En ce maudit concours?

SACHS.

Jeune homme, à votre réussite
Si je ne croyais pas,
J'aurais protégé votre fuite
Plutôt que d'arrêter vos pas.
Mais, trêve à des rancunes vaines,
Les Maîtres sont des gens d'honneur;
Ils reviendront, et de grand cœur,
A des opinions plus saines;
Ils sauront reconnaître, en ennemis galants,
Votre mérite et vos talents. —
Votre fougue, mon cher, leur a fait peur d'abord;
Mais, entre nous, avaient-ils tort?
Lorsqu'à ce point un cœur s'enflamme,
On en a fait bientôt d'enlever une femme,
Un poète amoureux, mais pour le bon motif,
Ne chante pas d'un ton si vif.

WALTHER

(riant).

Pourtant un air écrit dans le ton conjugal,
A fait, la nuit dernière, un vacarme infernal.

SACHS

(riant aussi).

Et le marqueur n'a pas failli
A son devoir. — Laissons ceci.
Composez un beau chant, faites vibrer la lyre,
Tandis que la jeunesse vous inspire.

WALTHER.

Croyez-vous que le temps éteigne mon ardeur
Et puisse refroidir mon cœur?

SACHS.

Aux jours heureux, où l'on n'a que vingt ans,
Quand l'âme, à peine éclore,
Fleurit comme un rose,
Au doux sourire du printemps;
Tout, dans le monde, nous enchante
Et sans effort l'on chante:
C'est l'amour qui dicte nos vers.
Mais quand le souffle des automnes
Effeuille nos couronnes,
Flétrit nos myrtes verts;
Au milieu des ennuis, des tracas de la vie,
Heureux, qui garde le trésor
De son amour, de son génie;
Heureux, celui qui chante encor!

WALTHER

(avec enthousiasme).

L'amour ardent, que j'ai dans l'âme,
Est une impérissable, une immortelle flamme!

SACHS.

Eh! bien, laissez parler le cœur,
Et votre amour sera vainqueur!
Mais, s'il épanouit la fleur de poésie,
Sachez régler l'élan de votre fantaisie,
En observant les préceptes savants
Qui régissent nos vers et gouvernent nos chants.

WALTHER.

Mais d'édicter de telles lois,
Qui donc s'est arrogé les droits?

SACHS.

Des gens experts, qui connaissaient la vie
Et qui savaient que le feu du génie
S'éteint, hélas! trop promptement,
Si le savoir ne lui sert d'aliment.
Ils ont voulu que la vieillesse
Pût évoquer, un jour,
Les rêves de jeunesse,
Eclos aux flammes de l'amour.

WALTHER.

Mais quand l'amour est mort dans l'âme,
Qui peut en raviver la flamme?

SACHS.

Notre art, mon cher, notre art le peut!
Et rien de plus facile, si l'on veut,
Qu'apprendre notre poétique,
Quand on le fait par la pratique. —
Voici de l'encre et du papier,
Chantez vos vers, je vais les copier.

WALTHER.

Que voulez-vous que je vous chante?

SACHS.

Le rêve qui vous a ravi.

WALTHER.

De ma mémoire défaillante,
Qui sait, s'il ne s'est pas enfui?

SACHS.

Que l'art alors vous vienne en aide;
En pareil cas, c'est le meilleur remède.

WALTHER.

Qu'ont de commun le rêve et l'art?

SACHS.

Tous deux sont fils de notre fantaisie.

WALTHER.

A vos statuts, comment aurai-je égard?

SACHS.

N'y songez pas, je vous en prie,
Que votre goût soit votre seule loi;
Le reste, est mon affaire à moi!

WALTHER

(s'assied près de l'établi aux côtés de SACHS, qui écrit les vers du Chevalier à mesure qu'il les improvise).

«L'aube pleurait ses perles dans les roses,
«J'étais entré dans un jardin,
«Où s'éveillaient les fleurs écloses,
«Au premier baiser d'un matin
«Pur et serein!»

SACHS.

C'est une strophe. — Or ça, qu'on veille
Que la deuxième soit pareille

WALTHER.

Pourquoi pareille?

SACHS.

Eh! mon ami,
Pour avoir un ménage bien uni.

WALTHER

(poursuivant).

«Tout en foulant des tapis de pervenches,
«Je m'avançais et vis encor
«Un arbre immense, dont les branches
«Semblaient ployer, sous leur vivant trésor.»

SACHS.

Vous changez la cadence, et plus d'un Maître
En sera choqué, peut-être,

Mais, quant à moi, ça m'est égal,
Et je n'y trouve pas de mal.
Allons, il faut rimer *l'envoi*.

WALTHER.

Que dites-vous?

SACHS.

Ecoutez-moi:
Vos strophes font la paire,
La mère près du père,
Ce qui nous manque, c'est l'enfant,
Pour que l'hymen soit triomphant.
Qu'on reconnaisse, sur sa mine,
Sa parenté, son origine;
Mais, il est juste et naturel
Qu'il ait son cachet personnel.

WALTHER

(poursuivant).

«Près de cet arbre, était la vierge de mon rêve,
«Plus radieuse, en sa splendeur,
«Que ne l'était la première Eve.
«Lors, fiançant son cœur
«A mon âme ravie,
«Sa main cueillit,
«Et la vierge m'offrit
«Le fruit divin qui me faisait envie,
«Le fruit de l'arbre de vie.»

SACHS.

Voilà notre premier couplet,
Et je constate qu'il me plaît;
Quant à la mélodie,
Elle est pour nos bons vieux,
D'un ton trop libre et trop capricieux;
La retenir n'est pas commode,
Gare aux tenants de la vieille méthode! —
Attaquons le couplet suivant

Que par le rythme et par la forme,
Il s'adapte au premier, suivant
La même norme;
Rangez vos vers dans un ordre savant.

WALTHER

(improvisant).

«L'ombre en fuyant, emportait dans ses toiles,
«L'essaim tremblant des astres d'or,
«Et la dernière des étoiles,
«En souriant encor
«Vers l'Occident prenait l'essor.

«Près d'un laurier, ombrageant une source,
«J'étais assis, au bord des eaux,
«Suivant des yeux la folle course
«Du flot jaseur, fuyant dans les roseaux.

«Lorsque, soudain, je vis paraître une immortelle,
«La Muse auguste, au front divin,
«Plus imposante encor que belle.
«Elle étendit la main,
«Et, souriante dans sa gloire,
«Pencha vers moi,
«O doux émoi!
«Présage heureux de la victoire!..
«La palme d'or du tournoi!»..

SACHS.

Bien! tout marche à souhait,
J'approuve le second couplet;
Un troisième, je vous conjure,
Car, après tout, il faut conclure.

WALTHER

(se levant vivement).

C'en est assez, cessons ce jeu.

SAGHS.

Soit! Pour le reste, en temps et lieu.
Un mot encore: ainsi que vos ancêtres,
En votre force, ayez courage et foi;
Quand vous serez devant les Maîtres,
Chantez sans trouble et sans effroi.

WALTHER.

Que dites-vous?

SACHS.

J'ai là votre valise,
Votre écuyer me l'a remise.
Vainement, vous ayant attendu cette nuit,
Il est venu, dès l'aube,
Mettre ordre à votre garde-robe.
Une colombe lui montra le nid,
Où s'envola son tourtereau fidèle.
Beau sire, soyez digne d'elle;
Paré de vos plus beaux atours,
Venez vous montrer à la fête,
Afin de faire honneur à vos amours! —
Allons! entrez, la chambre est prête.

(WALTHER laisse tomber sa main dans celle de SACHS. Tous deux s'avancent vers la chambre désignée par SACHS qui pousse la porte et fait passer WALTHER, devant lequel il s'incline respectueusement.)

SCÈNE III^{ème}.

BECKMESSER seul d'abord, puis SACHS.

(BECKMESSER paraît et se penche sur le vantail inférieur de la porte d'entrée; il regarde curieusement de tous côtés et comme il voit que l'atelier est solitaire, il se hâte d'entrer. Il est vêtu avec soin, mais paraît souffrant. Il jette un dernier coup d'œil dans l'atelier; cette inspection l'ayant rassuré, il n'hésite plus à s'avancer. Il marche péniblement, s'arrête et se frotte le dos. Il fait de nouveau quelques pas, fléchit les genoux et les caresse. Il s'assied sur l'escabeau de SACHS, mais se redresse vivement avec les signes d'une cuisante douleur. Il regarde l'escabeau et se perd dans sa rêverie. Il paraît envahi par les souvenirs les plus pénibles et s'essuie le front. Il marche en traînant la jambe et regarde fixement dans le vide. — Il fuit à droite et à gauche

comme s'il était poursuivi; pour se soutenir, il s'appuie sur l'établi. Plein de trouble et d'anxiété, il regarde autour de lui; son regard s'arrête enfin sur la maison de POGNER; il se traîne jusqu'à la croisée, sur laquelle il va s'appuyer lorsque la souvenir de WALTHER lui tombe dans l'esprit. Ce souvenir éveille de fâcheuses pensées, contre lesquelles il s'efforce de lutter avec les sentiments flatteurs qu'il a de sa propre personne; la vanité l'emporte, il se frappe fièrement le front. — Il lui semble entendre les cris des femmes et des enfants dans la rue; il se détourne avec colère et ferme violemment la fenêtre. Très irrité, il se rapproche machinalement de l'établi, tandis qu'il semble chercher en lui-même, le motif d'une nouvelle chanson. — Ses yeux tombent sur le feuillet manuscrit que SACHS a laissé sur la table; il s'en empare, le parcourt avec une émotion croissante et laisse tout à coup éclater sa fureur.)

BECKMESSER.

Un morceau de concours... de Sachs... Mordieu!

— Ah! j'ai lu dans son jeu!

(Il entend ouvrir la porte de la chambre, fait un mouvement d'effroi et cache promptement le feuillet dans sa poche. — SACHS entre, déjà paré pour la fête. En voyant BECKMESSER, il reste sur le seuil de la porte.)

SACHS.

C'est vous, greffier, votre chaussure
N'est-elle donc pas à votre mesure?

BECKMESSER.

Que diable, la semelle est-elle en parchemin?
Je peux compter les cailloux du chemin.

SACHS.

Le marteau du marqueur eut fort à faire,
C'est pour cela qu'elle est fine et légère.

BECKMESSER.

Assez d'esprit! . Epargne-moi tes traits.

Car à présent, je te connais;
C'est toi, j'en suis certain, c'est toi qui, cette nuit,
As mené ce scandale et causé tout ce bruit.

SACHS.

Pardon, mon cher, il est d'usage
Que, la veille d'un mariage,

On donne des charivaris
Aux époux mal assortis.

BECKMESSER.

Ah! traître plein de ruses,
Crois-tu que tu m'abuses?
Tu n'es qu'un ennemi, tu l'as toujours été.
Je vois ton piège infâme
Pour me ravir la femme,
Dont j'aime éperdûment la grâce et la beauté.
Je sais, méchant poète,
Ce qui te trotte en tête,
Je sais pourquoi tu fais la cour à cette enfant;
Sa dot est opulente,
C'est elle qui te tente,
Et tu te crois déjà vainqueur et triomphant.

Oui da!

Voilà,

C'est pour cela

Qu'hier soir, semant l'alarme,
Tu fis ce beau vacarme,
Avec tes sots refrains,
Qui réveillèrent les voisins.

Eh! oui,

C'est lui,

Ton apprenti....

Le gueux, avec sa trique,
Sortit de ta boutique;
C'est lui, je l'ai bien vu,
C'est lui qui m'a battu.

Tudieu,

Corbleu,

J'en suis tout bleu,
Le traître avait la main trop prompte,
Il m'a donné mon compte;
J'en ai mordieu,
Le sang en feu.
Quel ridicule et quelle honte!

Mais gare à toi, j'aurai mon tour,
Avant la fin du jour.
La belle qui t'enflamme
N'est pas encor ta femme!..
Je suis roué, je suis moulu!..
Mais, grâce à Dieu, je ne suis pas vaincu!.

SACHS

(avec flegme).

Mon cher, reprenez votre calme
Et ne soyez pas si nerveux;
Je ne convoite pas la palme
Qui fait l'objet de tous vos vœux.

BECKMESSER.

Lâche mensonge, vaine ruse!

SACHS.

Et pourquoi voulez-vous qu'on vous abuse?
Tout comme vous, j'aurais des droits...
J'y renonce et le fais pour la seconde fois!

BECKMESSER

(avec intention).

Vous renoncez?

SACHS.

C'est chose dite!

BECKMESSER.

C'est bien certain?

SACHS.

C'est bien certain!

BECKMESSER

(il fouille dans sa poche et met sous les yeux de SACHS le manuscrit qu'il a dérobé).

Et si, pourtant, j'avais la preuve écrite?..

SACHS

(jetant un coup d'œil rapide sur l'établi).

Ce papier! que vois-je? . Un larcin? . .

BECKMESSER.

C'est votre main?

SACHS.

Oui, c'est ma plume.

BECKMESSER.

Votre encre est fraîche encor.

SACHS.

C'est écrit récemment.

BECKMESSER.

C'est un morceau de concours, je présume.

SACHS.

Si quelqu'un le niait, je lui dirais qu'il ment.

BECKMESSER.

Eh bien?

SACHS.

Quoi donc?

BECKMESSER.

C'est clair!

SACHS.

Vraiment?

BECKMESSER.

Aussi, je vous le dis en face,
Vous êtes un fripon de race.

SACHS

(finement).

Jamais cependant, cher ami,
Je n'ai volé le bien d'autrui.

Mais, puisque je vous porte ombrage,
Acceptez ce feuillet, je vous en fais hommage.

BECKMESSER

(sautant de surprise et de joie).

O ciel! Qu'entends-je? un poème de toi! ..

(avec défiance)

Mais non — Hans Sachs veut se jouer de moi!
Vous le savez par cœur, mon bon apôtre!

SACHS.

Soyez sans crainte à mon endroit.

BECKMESSER.

Vous m'en faites cadeau?

SACHS.

Ce poème est le vôtre!

BECKMESSER.

Et je puis le chanter?

SACHS.

Vous en avez le droit.

BECKMESSER.

Le chanter au concours?

SACHS.

Oui... pour le prix.

BECKMESSER.

S'il me fait triompher?

SACHS.

Vrai!.. j'en serai surpris!

BECKMESSER.

Mon cher ami, vous êtes trop modeste,
Des vers d'Hans Sachs, c'est la manne céleste!

D'ailleurs, je ne le cache pas, —
Car la chose est trop claire, —
J'étais dans l'embarras;

Les couplets que j'avais écrits
N'ont pas eu l'heur de plaire
A celle pour qui je les fis.

Or, comment, à cette heure même,
Quand j'ai le dos à vif,
Rimer un nouveau poème
Et me montrer inventif?

Mais, me voici tiré d'affaire:
Grâce à votre secours,
Je vais pouvoir, j'espère,
Prendre part au concours.

Oui, grâce à vous, grâce à ces vers nouveaux,
Je puis braver tous mes rivaux.

(avec abandon)

C'est pourquoi, plus de lutte,
Plus de sottise dispute;
Tous deux, soyons d'accord,
A la vie, à la mort!

(avec un retour de méfiance)

Et pourtant, je redoute un piège.
Hier soir nous étions ennemis;
Par quel étrange sortilège
Sommes-nous soudain bons amis?

SACHS.

Faut-il, pour un motif futile,
Garder toujours une attitude hostile?

BECKMESSER.

Eh bien, alors, sans hésiter
Il faut me jurer ici même,
Que vous n'irez pas vous vanter
D'être l'auteur de ce poème.

SACHS.

Je vous le jure et franchement
J'aurai peu de mérite à tenir mon serment.

BECKMESSER

(Se frottant les mains).

Me voilà donc tiré de peine,
Et ma victoire, à présent, est certaine.

SACHS.

Songez-y bien, mon cher,
Il faut trouver un air
Qui, par sa forme mélodique
Et son rythme élégant,
S'adapte comme un gant
Aux pieds du vers rythmique.

BECKMESSER.

Cher Sachs, vous tournez bien le vers,
Mais pour le chant et la musique,
Morbleu! je vous ferai la nique,
J'en connais l'endroit et l'envers.
Donc quittez tout souci; sur ce point important,
J'en réponds, vous serez content.
Mais l'heure presse, et je vole chez moi,
Car j'ai juste le temps de songer au tournoi.
Hans Sachs, mon noble et mon cher bienfaiteur,
J'avais longtemps méconnu votre cœur.

(très confidentiel)

Maintenant, unis tous les deux,
Nous allons gouverner nos vieux! —
Mais, je m'enfuis vers la maison
Car, — c'est à perdre la raison: —
La longue, la brève, la blanche, la noire,
Il faut fourrer tout ça dans ma pauvre mémoire.

Adieu, mon cher ami,

Et grand merci.

Je vous révère,

Je vous vénère,

Je vous honore,

Bien plus encore

Je vous adore;

Et si je suis vainqueur
Je vous ferai marqueur.
Vive, vive, vive Hans Sachs,
Achille a sauvé le vaillant Ajax!

(Il s'enfuit en sautillant, et jette la porte derrière lui. Tout à coup, il s'imagine avoir oublié son manuscrit, revient sur ses pas et cherche anxieusement sur l'établi, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il tient dans la main le feuillet qu'il croyait avoir égaré. Ravi de sa découverte, il embrasse SACHS avec une expansion reconnaissante et se sauve de nouveau en boitant et en menant grand tapage.)

SACHS

(suit BECKMESSER du regard, souriant et pensif à la fois).

Quelle âme basse, envieuse et cruelle!
Cet homme est vraiment odieux;
Guettant sa proie, il s'avance vers elle,
Suivant son chemin tortueux.
Mais l'heure approche où, je l'espère,
Cet imposteur recevra son salaire.
Grâce au poème qu'il vola!
Je le tiens, . oui . . la chose est claire.

SCÈNE IV^{ème}.

SACHS, EVA, elle entre vêtue d'une brillante toilette de fiancée; elle est pâle et paraît un peu souffrante; elle s'avance à pas lents. Plus tard WALTHER, plus tard encore DAVID et MADELEINE.

SACHS

(apercevant EVA).

C'est Eve! à la fin la voilà!

(à EVA)

Bonjour, enfant! — quel air de fête
Et quels atours vainqueurs!
Veux-tu tourner à tous la tête
Et prendre tous les cœurs?

EVA.

Maître, pas tant de flatterie,
Et point de compliment banal;

Ma robe est peut-être jolie,
Mais mes souliers me vont très-mal.

SACHS.

Méchants souliers! . . Eh, chère belle,
Il eut fallu les essayer!

EVA

(avec intention).

Maître, j'ai cru qu'à votre zèle
Sans crainte, on pouvait se fier.

SACHS

(feignant de ne pas comprendre).

Qu'y manque t'il? voyons, il faut
Que je découvre le défaut.

EVA.

Quand je m'arrête, ce n'est rien,
Faut-il marcher, ça va moins bien!

SACHS.

Allons, mignonne, sur ce banc,
Mets ton joli peton d'enfant.

(Elle met son pied sur l'escabeau)

Te serrent-ils?

EVA

(hésitant).

Ils sont trop larges!

SACHS.

Bon, tu me fais, je crois, des charges,
Ils vont très-bien!

EVA

(même jeu).

Ils sont étroits!
Je sens qu'ils m'écrasent les doigts.

SACHS

(tâtant à gauche).

Ici? . .

EVA

(montrant la droite).

Non, là!

SACHS.

Sous l'empeigne peut-être?

EVA.

Près du talon.

SACHS

(avec surprise).

Que me dis-tu?

EVA

(impatiente).

Mais, Maître!

Vous devez bien sentir
Ce qui me fait souffrir.

SACHS.

Mais, comment sont-ils à la fois
Et trop larges et trop étroits?

A ce moment, WALTHER vêtu d'un brillant costume de Chevalier paraît sur le seuil de sa chambre. SACHS, courbé devant EVA, tourne le dos à la porte par où vient WALTHER et fait mine de ne pas le voir.)

EVA

(poussant un cri de surprise).

Ah!..

SACHS

(avec malice).

Bon! j'y suis!.. Je devine la chose,
C'est la couture... un pli de rose!
Enfant, reste là, ce n'est rien!
Que sur la forme, un instant, je les pose
Et tes souliers iront très bien.

(Il a doucement enlevé le soulier d'EVA, ce qui la contraint à ne pas bouger; il se dirige vers son établi et feint de ne rien voir de ce qui se passe. WALTHER fasciné par le regard d'EVA reste immobile sur le seuil de la porte.)

SACHS

(tout en travaillant).

Ah! le rude et triste destin,
Peiner toujours, soir et matin;
Je suis las d'être savetier
Et je renonce à ce vilain métier. —
Mignonne, je me risque et je concours aussi,
Je battrai mes rivaux, je serai ton mari! —
N'entends-tu pas, c'est toi, coquette,
Qui m'as fourré ce projet dans la tête...

(EVA reste muette)

— Très bien... compris!.. On se moquait de moi,
Eve, mon vieux, n'est pas faite pour toi!
Ah! si du moins un doux refrain
Me consolait de mon cruel chagrin!

WALTHER

(fixe sur EVA un regard plein d'enthousiasme et improvise le troisième couplet de son chant).

«Mais quelle fée a prolongé mon rêve?
«Serais-je encore au Paradis,
«Et n'est-ce pas l'image d'Eve
«Dont mes yeux, charmés et ravis,
«Sont éblouis?»

SACHS

(à EVA).

Ecoute, enfant! Ecoute un vrai poète!
C'est lui, qu'il faut couronner à la fête.

WALTHER

(poursuivant).

«Est-ce plutôt la vierge du Permesse,
«La Muse auguste aux yeux devins,
«Qui vient, fidèle à sa promesse,
«M'offrir le myrte et le laurier divins?

«Non! ce n'est plus un vain fantôme, un vain mirage,
«Et la beauté qui m'éblouit

«Est celle à qui mon cœur s'engage;
«En sa splendeur, revit
«L'idéal qui m'enflamme;
«Elle est la muse, elle est la femme,
«En elle, aux feux du jour,
«S'incarne, tour à tour,
«Mon double rêve d'amour!»

SACHS

(Revenu près d'EVA avec les souliers, s'occupe de la chausser pendant que WALTHER chante les dernier vers).

Voyons! si ce soulier te blesse?..
— Que penses-tu de mon adresse?
— Dis-moi, mon cher trésor,
Si tu souffres encor?

(EVA qui a écouté le chevalier dans une sorte d'extase éclate en sanglots et se laisse tomber sur la poitrine d'HANS SACHS qui la presse tendrement sur son cœur. WALTHER s'avance vers eux et serre affectueusement la main de SACHS. Après un instant d'émotion, SACHS cherche à s'échapper des bras d'EVA, mais en se dégageant de son étreinte, il la laisse glisser involontairement sur l'épaule de WALTHER.)

SACHS.

Qu'un pauvre cordonnier a parfois de souci!
Si l'on n'était poète
Et philosophe aussi,
On pourrait en perdre la tête.
Au désir de chacun il vous faut faire droit,
L'un est chaussé trop large et l'autre trop étroit,
On vous assomme, on vous hébète;

(Contrefaisant le greffier)

«Ça claque à chaque pas!»

(Contrefaisant EVA)

«Mes souliers ne vont pas!»

Chacun a sa manie

Et vous chante sa litanie.

Puis, si par goût pour l'art, on risque quelques vers,
Aussitôt on vous croit la cervelle à l'envers.

Si l'on est veuf, c'est pis encore.

La belle, en quête d'un époux,

Vous tend son piège, la pécore!
Et vient vous faire les yeux doux.
Puis, tout à coup, sans qu'on y pense,
Lorsqu'elle a fait un autre choix,
Elle vous fait la révérence
En vous disant que vous sentez la poix!

(Changeant d'idée)

Mais ce David me laisse dans la peine,
Où se cache le scélérat?
Gageons qu'il a la bouche pleine,
Et qu'il est chez Madeleine
En train de lécher quelque plat!

(Il fait mine de partir. — EVA le retient et le serre contre sa poitrine.)

EVA.

O Sachs! ô brave et noble cœur!
Va, laisse là ce ton moqueur!
Non, ma reconnaissance
Ne se déguise rien;
C'est toi qui, dès l'enfance,
Ouvris mon cœur au bien!
Tous mes mérites, mes attraits
Sont ton ouvrage, je le sais;
Tu réveillas mon jeune esprit,
C'est sous ton souffle ardent que mon âme fleurit.
Crois-moi, ma vie était à toi,
Je te l'ai dit de bonne foi,
Si j'eusse pu choisir
L'époux de mon désir,
C'est toi que j'aurais pris;
A Sachs, j'aurais donné le prix!
Mais un amour vainqueur
M'a pris mon pauvre cœur;
Un autre, malgré moi,
M'a fait subir sa loi,
Je suis à lui, mais sans l'avoir élu!..
D'ailleurs!.. toi-même... l'as voulu.

SACHS.

D'Yseult et de Tristan, l'on m'a conté l'histoire,
Et celle du Roi Marke aussi;
De lui voler sa gloire
Hans Sachs n'a point souci.
Allons, tout est au mieux, ma belle!

(à part)

Corbleu! je crois que je l'échappe belle!

(Haut)

Eh mais, c'est Madelon que j'aperçois là-bas;
Holà, David, ne viens-tu pas?

(MADELEINE dans ses atours de fête, entre par la porte de la rue,
DAVID également paré sort de sa chambre.)

Voici donc nos témoins,

(Montrant EVA)

Et voici ma commère,
Octroyons le baptême à notre nouveau né.

(Tous regardant SACHS avec surprise sans le comprendre.)

Qu'un nom brillant lui soit donné,
Et puisse son succès n'être pas éphémère! —

Mais qu'est-ce donc qui vous surprend
C'est un usage antique, une vieille méthode
De baptiser tout nouveau mode,
D'un nom sonore et bien ronflant
— Or donc, aimable compagnie,
Passons à la cérémonie.

(Montrant WALTHER)

Voici d'abord le chanteur triomphant,
Le noble père de l'enfant;
Je suis parrain; et la marraine...

(Montrant EVA)

Est cette belle châtelaine.
Selon l'usage, il faut au moins
Deux assistants ou deux témoins;
David va nous tirer de peine,
Ainsi que dame Madeleine.

Mais, pour remplir cet office imposant,
Un apprenti serait insuffisant;

(à DAVID)

Je vais donc t'élever d'un degré, s'il te plaît;
A genoux, mon garçon, et reçois ce soufflet!

(DAVID s'est agenouillé, — SACHS lui donne un vigoureux soufflet.)

Te voilà compagnon . . . Souviens-toi, je te prie,
Que cette claque est le plus beau jour de ta vie.

C'est à merveille et tout va bien,

Je crois qu'il ne manque plus rien,

Car je réclame pour moi-même

L'honneur de choisir le nom de baptême.

Je propose celui de «Rêve prophétique.»

C'est élégant, c'est frais et poétique.

Est-ce bien entendu, mes chers amis?

Que le marraine en dise son avis.

(Il sort du demi-cercle que les assistants avaient formé autour
de lui et cède la place à EVA.)

EVA.

Rêve poétique,

Descendu des cieux,

Songe prophétique

Et mystérieux,

Trame légère et subtile,

Comme la brume du matin,

A ton fil fragile

J'ai rattaché mon destin.

(à WALTHER)

Va, mon noble et vaillant poète,

Plein d'espérance et plein de foi,

Sûr d'avance de ta conquête,

Va triompher dans ce tournoi

Et subjuge tous les cœurs,

Par tes accents, tes chants vainqueurs!

Vers le Ciel de l'Harmonie

Prends ton vol, prends ton essor,

Ouvre l'aile à ton génie,

Et rapporte la palme d'or.

WALTHER.

Ah! ta voix pénètre mon âme
Et me fait vibrer le cœur,
Ton courage m'enflamme,
Ton chevalier sera vainqueur!
Sois louée et sois bénie,
Car grâce à toi, mon bien-aimé trésor,
Je vois briller, enfin, le feu de mon génie.
Et grâce à toi, j'aurai la palme d'or.

SACHS.

Si j'avais voulu pourtant!...
Comme elle est jolie! —
Le projet était tentant,
Mais c'était folie.
J'ai dompté mon pauvre cœur,
Du combat je sors vainqueur
Et, grâce à moi, ces deux enfants
Verront bientôt leurs amours triomphants.

(Montrant WALTHER)

Son génie à pris l'essor,
Il aura la palme d'or!

MADELEINE.

N'est-ce qu'un rêve? j'en ai peur!
Puis-je croire à tant de bonheur?
Je ne sais, ô doux transports!
Si je veille ou si je dors.
Moi, sa femme...
Moi, Madame...
Quel plaisir,
C'était tout juste mon désir.
Grâce à nos jolis amours,
Mon David, mon trésor,
Nous allons couler des jours
Tissés de soie et d'or.

DAVID.

N'est-ce qu'un rêve? j'en ai peur!
Puis-je croire à tant de bonheur?

Je ne sais, ô doux transports!

Si je veille ou si je dors.

Toi, ma femme,

Ah! chère âme,

Quel plaisir,

C'était tout juste mon désir.

Grâce à nos jolis amours,

Madelon, mon trésor

Nous allons couler des jours

Tissés de soie et d'or.

SACHS

(à EVA).

L'heure a sonné, ton père attend,
Pour te conduire au tournoi poétique.

(EVA et MADELEINE sortent — à WALTHER)

Eh! chevalier, voici l'instant.

(à DAVID)

David, mon compagnon, ferme bien la boutique.

(SACHS et WALTHER sortent, tandis que DAVID s'occupe à fermer, un double rideau à l'avant-scène cache le théâtre. — Changement de décor!)

II^{ème} TABLEAU.

Le Théâtre représente une vaste prairie, au fond dans l'éloignement, la cité de Nuremberg. La Pegnitz serpente dans la plaine. Des bateaux pavoisés déposent, à chaque instant, les bourgeois des Corporations avec leurs femmes et leurs enfants, à droite de la scène. Une estrade élevée garnie de bancs et de sièges: elle est déjà toute pavoisée de drapeaux, que les guildes, en arrivant plantent sur les côtés de la Tribune. A mesure qu'elles se succèdent, les autres corporations en font autant, de sorte que l'estrade se trouve enveloppée de drapeaux de tous les cotés, à l'exception de celui qui fait face au public; à droite et à gauche des tentes foraines où l'on vend des rafraîchissements et où vont se grouper les bourgeois avec leurs familles. LES ÉCOLIERS des Maîtres Chanteurs, vêtus de leurs habits de fête, et parés de rubans et de fleurs, font l'office de hérauts. Ils reçoivent les nouveaux débarqués, ordonnent les cortèges et les conduisent à l'estrade.

SCÈNE V^{ème}.

BOURGEOIS et BOURGEOISES, ECOLIERS, COMPAGNONS, PAYSANS, PAYSANNES, GUILDES et CORPORATIONS, puis successivement: DAVID, HANS SACHS, POGNER; BECKMESSER, et tous les MAITRES CHANTEURS, EVA, MADELEINE et WALTHER.

(Au lever du Rideau, la Corporation des CORDONNIERS, déployant au vent sa bannière, fait son entrée sur la scène.)

LES CORDONNIERS.

Saint Crépin, Saint Patron,
Nous vénérons ton nom,
Car tu fus noble et bon! —
Ayant la main légère et prompte,
Chaussant gratis les gueux,
Le saint, dit-on, osait, sans honte,
Voler du cuir pour eux;
Aussi l'on nous a mis à charge
D'avoir la conscience large;
Nous en rions à belles dents.

(faisant le geste de frapper sur la forme)

Et pan! pan! pan!

Les cordonniers sont bons enfants!

(Les gardes de la ville s'avancent avec des trompettes et des tambours, derrière eux les fifres et les luthiers, puis des Compagnons munis d'instruments d'enfants. Entrée des tailleurs.)

LES TAILLEURS.

Lorsque autrefois
Nos bons bourgeois,
Bloqués par l'ennemi,
D'un siège subissaient l'ennui;
Ce fut un maître tailleur
Qui leur rendit la bonne humeur.
Dans la peau d'un bouc s'étant blotti,
Tout droit il s'en va vers l'ennemi,
Faisant des cabrioles,
Au nez de tous ces drôles;
Saisis d'effroi, le reitre et le pandour
Détaient, sans trompette et sans tambour,

Suivis du tailleur qui faisait: meck, meck!

(Imitant le bêlement du bouc)

Meeeeeeeeeeeeeeek! . .

Voilà comme un maître leur fit échec.

LES TAILLEURS vont planter leur drapeau sur l'estrade; les BOULANGERS s'avancent et prennent leur place.)

LES BOULANGERS.

Sans le pain

Il faut crier famine;

Si nous chômons, le genre humain

Ferait piteuse mine.

(Imitant le cri du geindre)

Rin! Rin! Rin!

Vive le pétrin!

Sans nous, le genre humain

Mourrait bientôt de faim.

(Un bateau pavoisé et chargé de paysannes richement costumées, aborde à la prairie. Les ECOLIERS empressés courent les recevoir.)

LES ECOLIERS.

Ohé! . . Ohé! . . filles gentilles!

(aux musiciens).

Fifres, sonnez vos gammes et vos trilles!

VALSE.

(Le sujet de cette danse consiste en ceci: les compagnons veulent s'emparer des paysannes dès que les ECOLIERS les ont conduites à l'avant-scène: mais chaque fois qu'ils tentent de mettre la main sur les danseuses, les ECOLIERS les entraînent dans leur ronde.)

DAVID

(entrant sur la place regarde ce divertissement; d'un air grognon aux ECOLIERS).

Eh bien! . . Eh bien! . . que veut dire ceci? . .

(Les ECOLIERS lui font des pieds de nez)

Ma foi, nargue la discipline! . . .

(Il s'empare d'une jeune et jolie paysanne et se met à danser comme un perdu.)

LES ECOLIERS.

David! Madeleine est ici.

(DAVID effrayé lâche subitement sa danseuse que les ECOLIERS enferment dans leur ronde. Il regarde autour de lui d'un air inquiet, mais comme il n'aperçoit pas MADELEINE, il devine qu'on a voulu se moquer de lui, brise le cercle qui entoure sa belle, la ressaisit et se met à danser avec plus d'animation encore.)

DAVID.

Bon! Bon! Vous me raillez, je le devine.

(LES ECOLIERS veulent lui enlever sa danseuse, mais il réussit à leur échapper.)

LES COMPAGNONS

(annonçant l'arrivée des MAÎTRES CHANTEURS).

Les Maîtres chanteurs!

Tous.

Les voilà!

DAVID.

O Ciel!

(Il donne un baiser à sa danseuse.)

Adieu, mignonne blonde et rose!

(LES ECOLIERS se rangent pour recevoir LES MAITRES. La foule s'écarte spontanément. DÉFILÉ — KOTHNER portant la Bannière, arrive à l'avant-scène. Ce drapeau sur lequel est représenté le Roi DAVID, jouant de la harpe, est salué par le peuple tout entier. KOTHNER va le planter sur le coin de l'estrade. En tête du cortège est POGNER, conduisant EVA, escortée de jeunes filles richement parées et de MADELEINE. Lorsque EVA, entourée, de sa suite a pris place sur le siège d'honneur, tout fleuri de roses, et que LES MAITRES se sont assis sur les bancs, derrière lesquels se tiennent LES COMPAGNONS, LES ECOLIERS s'avancent en bon ordre et viennent se placer devant l'estrade.)

LES ECOLIERS.

Silence! . plus un mot et bouche close!

(SACHS se lève et s'avance. En l'apercevant, un mouvement se fait dans la foule, les fronts se découvrent. On le montre du doigt, tous les regards se tournent vers le cordonnier poète et, d'un commun d'accord, le peuple entonne un choral de sa composition.)

LE PEUPLE.

C'est Sachs! — c'est maître Sachs!.. Hourra!..

«Voici les temps prédits,

«J'entends l'oiseau du Paradis,
«Il chante! A son accent vainqueur
«Tressaille et vibre chaque cœur!
«La nuit se penche vers l'Ouest,
«Le jour naissant empourpre l'Est,
«Dèjà l'astre éclatant et pur
«Se lève dans un ciel d'azur!»
Gloire à Sachs! le poète aimé,
Honneur au chanteur acclamé!

SACHS

(Comme en extase, il a regardé la foule. — Peu à peu, ses yeux prennent une expression plus douce et plus attendrie, il adresse la parole au peuple d'une voix émue et pourtant ferme).

Oh! mes amis, qu'ai-je donc fait
Pour mériter un tel hommage?
Si mon orgueil est satisfait,
Mon cœur l'est encor davantage.
Mais, sans vous faire un long discours,
Il faut cependant qu'on vous dise
Quel est l'objet du grand concours,
Qu'ouvre aujourd'hui notre illustre maîtrise.
Chacun le sait, les bonnes gens
De notre brave bourgeoisie
Ont protégé, dans tous les temps,
L'art du chant et la poésie;
L'amour qu'ils ont montré pour eux
Chacun en porte témoignage;
Mais, un Maître opulent, un bourgeois généreux,
A ses dépens, veut en donner un gage.
Celui qui gagnera le prix
De l'art que j'aime et je pratique,
Du même coup, aura conquis
Sa fille unique.
Or donc, afin que cet assaut
Se règle en tout sur la justice,
O Maîtres, je le dis bien haut,
A tous il faut ouvrir la lice;

Que tout poète et tout chanteur,
Dont l'âme ardente vibre,
Pour notre gloire et notre honneur,
Trouve l'arène libre!
N'assumons pas de torts,
Restons exempts de tout remords,
Je ne veux pas que l'on nous blâme,
Je ne veux pas, amis, que cette jeune femme
Nous dise un jour que notre orgueil
A mis son pauvre cœur en deuil.

(Grand mouvement parmi les assistants. POGNER s'avance vers SACHS et, vivement ému, lui presse la main.)

POGNER.

O Sachs, ami discret et sage,
Que vous me soulagez le cœur!

SACHS

(à POGNER).

Le tour est fait, allons courage!

(à BECKMESSER)

Ça marche-t-il, mon cher marqueur?

BECKMESSER

(qui depuis son entrée s'est occupé à lire la chanson dont il tient le manuscrit, sans réussir à se la mettre dans la mémoire).

La maudite chanson! le sang me bout..

Je n'en viendrai jamais à bout.

SACHS.

Alors chantez plutôt la vôtre.

BECKMESSER.

Voyons, ne faites pas le bon apôtre,
C'est votre faute, — oh! ne le niez pas, —
Si je me trouve ainsi dans l'embaras.

SACHS.

Ainsi, vous renoncez!.

BECKMESSER.

Plutôt mourir!
Je persiste et veux concourir.
Je n'ai peur de personne!

SACHS.

En vérité?

BECKMESSER.

Quant à vous, je suppose,
Vous soutiendrez ma cause
De votre popularité?

SACHS.

Or ça, laissons les vains discours;
Voici l'instant, commençons le concours.

KOTHNER

(s'avançant).

Holà, chanteurs, êtes-vous prêts?
(Se tournant vers le peuple)

Vous, bonnes gens, soyez discrets.

(aux MAITRES)

Que Beckmesser, le premier se présente.

(LES ECOLIERS conduisent BECKMESSER vers un petit tertre de gazon, qu'ils ont dressé devant l'estrade et tout enguirlandé de fleurs. BECKMESSER s'y hisse péniblement, trébuchant et chancelant.)

BECKMESSER

(aux ECOLIERS).

Que diable! prenez garde, ô race négligente!

(LES ECOLIERS, riant sous cape, font semblant de consolider le tertre. Les gens du peuple se poussent le coude, en étouffant leur rire.)

GENS DU PEUPLE

(en différents groupes).

Quoi! — Lui! — Vraiment?
— Est-ce bien possible?
— Ah! le beau galant! ..
C'est trop risible! —

D'AUTRES.

Assez? ce rire est indécent,
C'est un chanteur de grand talent!

LES PREMIERS.

C'est, m'a-t-on dit, le greffier de la ville? —
Oui! c'est un maître fort habile! —
Si cet homme est triomphant,
Je plains la pauvre enfant!

LES ECOLIERS.

Silence!. Silence!..
Finissez!
Car le chanteur commence!

KOTHNER

(à BECKMESSER).

Commencez!

(Après bien des efforts, BECKMESSER a réussi à se placer d'a-plomb sur le tertre; il fait un salut aux MAITRES, un autre au peuple et s'incline ensuite devant EVA, qui se détourne. Il la regarde quelque temps avec inquiétude et ne peut cacher son émotion. Il s'efforce ensuite de reprendre courage en préludant sur son luth.)

BECKMESSER

(chante la chanson que SACHS lui a donnée et dont il a adapté les paroles, vaille que vaille, sur le motif de sa sérénade. Ces paroles sont tout à fait défigurées, tant par les erreurs qu'il a commises en les lisant que par son manque de mémoire, et ne présentent plus qu'un galimatias inintelligible).

«L'aube pleuvait des merles dans les roses,
«J'étais entré dans un jardin,
«D'où s'envolaient des fleurs écloses,
«Au premier baiser d'un matin,
«Sur un serin.»

LES MAITRES ET LE PEUPLE.

Hein? Qu'a-t-il dit?
Il perd l'esprit. —
Il perd la tête, il déraisonne! —
Ah! quelle aventure bouffonne!

BECKMESSER

(après avoir lutté pour reprendre son équilibre).

«Tout en bouillant des radis de pervenches,
«Je m'avançais et vis encor
«Un âne immense dont les hanches
«Semblaient ployer sous leur vivant trésor.»

(Il chancelle de nouveau — cherche à lire dans son manuscrit, mais sans y réussir, et essuie anxieusement la sueur qui coule de son front.)

LES MAITRES ET LE PEUPLE.

Mais qu'est-ce à dire?
C'est insensé! — C'est du délire!
La peste soit de sa chanson,
Ça n'a ni rime, ni raison!

BECKMESSER

(se relevant avec la vigueur du désespoir).

«Près de cet âne était la vieille de mon rêve
«Plus radieuse, sans splendeur,
«Que ne l'était notre mère Eve!
«Lors fiançant sa sœur à mon âne et, ravie,
«Son nain cueillit
«Et la vieille mordit
«Le fruit du vin qui me faisait envie,
«Le fruit du vin de la vigne fleurie!»

(Tous les assistants éclatent de rire. BECKMESSER très irrité, quitte brusquement le tertre et se jette furieux à la rencontre de SACHS.)

BECKMESSER

(à SACHS).

Ami perfide! âme traîtresse!

(au PEUPLE)

Je ne suis pas l'auteur de ce morceau;
C'est Sachs, que vous vantez sans cesse,
C'est votre Sachs qui m'en a fait cadeau.
C'est ce fripon, c'est ce pendarde,
Qui m'a tendu ce traquenard!

(Avec les signes de la plus violente exaspération, il se jette dans la foule et disparaît.)

LE PEUPLE.

Eh quoi, serait-ce vrai? non, non, c'est incroyable!
De Sachs, dit-il, — c'est pitoyable!

LES MAITRES

(à SACHS).

Voyons, parlez! n'hésitez plus...
De vous? ces vers! — j'en suis confus!

SACHS

(après avoir ramassé le feuillet manuscrit que BECKMESSER, en partant, lui a jeté au nez).

Non, non! Ce chant n'est pas de moi,
Je le dis hautement, et j'en donne ma foi;
Non, je n'ai pas le droit de laisser croire
Qu'il m'est permis de réclamer la gloire
D'avoir écrit un tel morceau,
Si plein d'éclat, si fier, si beau!

TOUS.

Si fier? si beau? ce couplet pueril?
Eh mais, de qui se moque-t-il?

SACHS.

Ces vers sont bons, je vous le jure.
Si, tels que le marqueur tantôt vous les a dits,
Vous les trouvez sans forme et sans tournure,
Je crois que vous seriez d'un autre avis,
Si leur auteur voulait lui-même
Vous faire entendre son poème.
Il prouverait, en même temps,
Au grand ennui des traîtres,
Qu'il a des droits constants
À prendre place au rang des maîtres. —
Mais on m'accuse et c'est le moins
Que j'en appelle à mes témoins.
Or donc, qu'ils viennent me défendre;
Qu'en ma faveur leur voix se fasse entendre!

(WALTHER sort de la foule, il salue amicalement SACHS et s'incline, tour à tour, devant LES MAITRES et devant LE PEUPLE avec

une courtoisie chevaleresque. L'impression favorable qu'il produit se traduit par un mouvement de sympathie. Moment de silence — pendant lequel on l'examine avec bienveillance.)

SACHS

(à WALTHER).

Ce poème, prouvez qu'il n'est pas de mon fait,
Prouvez aussi qu'il est bien fait,
Et qu'à mon jugement, on n'a rien à reprendre.

LES MAITRES.

Eh! Sachs! vous êtes fin,
Ma foi, le tour est très malin.

SACHS

(souriant).

En faveur d'un poète, ayant le vol de l'aigle,
On peut, je crois, laisser fléchir la règle.

LES GENS DU PEUPLE

(entre eux).

Un beau jeune homme, noble et fier! —
Il a vraiment grand air!

SACHS

(à WALTHER).

Aux vœux du peuple il faut vous rendre,
Nous sommes prêts à vous entendre;
Walther de Stolzing, en avant!

(Il remet à KOTHNER le manuscrit de la chanson.)

Et vous, prenez ce document.

LES ECOLIERS.

Tous sont muets, tous font silence,
Que le chanteur commence!

WALTHER

(monte d'un pas ferme sur le tertre de gazon).

«L'aube pleurait ses perles dans les roses,
«J'étais entré dans un jardin,

«Où s'éveillaient les fleurs écloses
«Au premier baiser du matin. —
«Voilant sous l'or de ses cheveux
«Son corps de lys, son sein de marbre,
«Je vis soudain, devant mes yeux,
«Et sous le toit mouvant d'un arbre,
«Dont elle me tendait les fruits,
«O vision! l'Eve du Paradis!»

LES MAITRES

(entre eux).

Très bien! C'est d'un tour charmant,
Ses vers sont pleins d'agrément.

LES GENS DU PEUPLE

(entre eux).

C'est autre chose, en vérité,
Quand un poème est bien chanté.

SACHS

(à WALTHER).

C'est très bien! c'est parfait;
Au deuxième couplet!

WALTHER

(poursuivant).

«L'ombre, en fuyant, avait pris dans ses toiles
«L'essaim tremblant des astres d'or,
«Et la dernière des étoiles
«Vers l'Occident prenait l'essor. —
«Sous un laurier, aux fleurs ouvertes,
«Je vis un être radieux,
«Qui me tendait les palmes vertes
«Qu' autour des fronts victorieux
«La main du Dieu Phœbus enlace;
«Je reconnus la muse du Parnasse.»

LES MAITRES.

D'honneur, je suis ravi;
C'est très gentil, c'est fort joli!

LES GENS DU PEUPLE.

Ah! la fraîche et douce voix;
Elle charme et touche à la fois.

SACHS.

Poursuivez sans relâche,
Achevez votre tâche!

WALTHER

(poursuivant).

«L'astre du jour chassa les ombres du sommeil;
«Sous un sourire du soleil,
«S'évanouit mon double songe.
«Mais mon bonheur n'est pas un vain mensonge
«Et je retrouve à mon réveil
«Dans la vierge même
«Que je sers et j'aime,
«Les êtres radieux
«Qui m'ont ravi les yeux,
«Par la splendeur de leur beauté suprême.
«En elle, j'ai conquis
«La Muse de mon rêve,
«La chaste grâce d'Eve:
«Parnasse et Paradis!»

LE PEUPLE.

Sa voix est un écho des cieux
Et nul ici ne chante mieux!

LES MAITRES.

Viens, doux poète et beau chanteur,
A toi la palme du vainqueur!

POGNER

(s'avançant vers SACHS, avec une douce et vive émotion).

O Sachs, le plus généreux des amis,
Du fond du cœur, je vous bénis!

(WALTHER gravit les degrés de l'estrade et s'agenouille devant EVA, qui dépose sur le front du Chevalier, en se penchant tendrement vers lui, une couronne de myrtes et de lauriers.)

EVA.

Noble vainqueur,
A toi la palme, à toi mon cœur!

SACHS

(au peuple, montrant le groupe amoureux de WALTHER et d'EVE).

Eh bien, amis, que vous en semble,
Ne font-ils pas très bien ensemble?

TOUS.

Oui, Sachs! c'est bien joué,
Ton nom sera loué!

LES MAITRES

(bas à POGNER).

Ça, maître Pogner, sans remise
Au jeune chevalier, conférez la maîtrise.

POGNER

(s'avançant vers WALTHER avec un collier auquel pendent trois grosses médailles).

Du roi David, ô jeune élu,
Dans notre Guilde, sois reçu.

WALTHER

(repoussant le collier).

Moi, Maître? non!

(regardant EVA avec tendresse)

Je suis heureux;
C'est tout ce que je veux.

(Tous péniblement affectés, regardent SACHS avec anxiété.)

SACHS

(à WALTHER).

Jeune homme, ne méprise pas
Le titre glorieux de Maître!
Quand dans nos rangs, nous voulons bien l'admettre,
Pourquoi nous fermes-tu les bras?
Ce n'est ton nom, ni ta naissance,
Ce n'est ton glaive, ni ta lance,
C'est ton esprit créateur
De poète et de chanteur,
Qui t'a valu ta plus belle victoire,
Car ton triomphe de ce jour,
En couronnant ta jeune gloire,
Mêle au laurier le myrte de l'amour.
Si l'art jadis était le privilège
Des gentilshommes et des rois,
C'est aujourd'hui chez nous, les bons bourgeois
Qu'on le cultive et le protège;
Don précieux et vénéré,
A nous légué par vos ancêtres,
Il fut recueilli par les Maîtres,
Comme un dépôt sacré.
Si dans nos mains, votre héritage
N'a pas grossi ses revenus,
Il n'a souffert aucun dommage;
Que peut-on demander de plus?
Pourtant un péril nous menace,
Notre art court un grave danger,
Si, reniant l'esprit de notre race,
Notre goût s'asservit au goût de l'étranger.
Bientôt alors, ô ma patrie,
Indignes de leurs grands aïeux,
Tes fils verraient s'éteindre ton génie
Et s'éclipser ton astre radieux.
Peuple, je te le dis, sache honorer tes maîtres;
De l'art divin, ils sont les prêtres,
Leur œuvre est sainte, ils travaillent pour nous

De leur renom soyons toujours jaloux,
Leur gloire, amis, est notre gloire à tous!

(EVA prend la couronne du front de WALTHER et la pose sur la tête de SACHS. Celui-ci reçoit des mains de POGNER le collier d'or qu'il passe au cou de WALTHER. Il presse dans ses bras les deux amants qui se rangent à ses côtés. POGNER fléchit le genou devant SACHS, que LES MAÎTRES, les mains levées, semblent désigner comme leur chef.)

TOUS

(agitant leurs chapeaux et leurs mouchoirs).

Sache honorer tes maîtres,
De l'art ils sont les prêtres,
Devant leur œuvre, inclinons-nous.
De leur renom, amis, soyons jaloux,
Leur gloire est notre gloire à tous!..

FIN.

